

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR
ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 3. — MARS 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Les Bibles (*suite*), E. GRIMARD, p. 129. — A propos de Magnétisme, RUFINA NOEGGERATH, p. 141.
— Causeries sur l'Évolution de l'Idée Religieuse (*suite*), SENEX, p. 143. — La dernière d'Eüsapia Paladino, LÉOPOLD DAVIL, p. 153. — Le Mystère de Maxwell, ROUXEL, p. 161. — M. Craddock et sa médiumnité (*suite*), p. 167. — Lamennais, ALGOL, p. 171. — Pour mémoire, LÉOPOLD DAVIL, p. 176. — Intelligence supra-terrestre ou personnalité seconde, R. METTÉE, p. 177. — Conférence, p. 180. — Nécrologie, p. 181. — Revue des Livres, p. 182.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

AVIS IMPORTANT

Un certain nombre de nos abonnés ont oublié de nous envoyer le montant de l'annuité 1907 que nous serions heureux de voir rentrer. Courant du Mois nous ferons toucher les annuités 1907 et 1908 par la Poste et ajouterons 0 fr. 50 de frais au prix de l'abonnement, frais que l'administration de la Revue ne peut supporter.

LES ABONNEMENTS SE PAIENT D'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.



NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 3.

1^{er} MARS 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

LE ZOROASTRISME

(Également appelé Mazdéisme)

L'une des premières questions et des plus abstruses que se soient posées les Orientalistes modernes est celle des âges relatifs et presque toujours hypothétiques, des diverses religions primitives qu'on voit émerger du fond d'un passé dont la profondeur stupéfie.

Un point sur lequel ne s'élève plus aucune contestation est que le Brah-

manisme occupe l'arrière-plan le plus lointain, dans les limbes ténébreuses où se firent les premières communications du « ciel à la terre ».

Or, étant donné que le Brahmanisme est le premier, il est de même acquis et reconnu que le Zoroastrisme est le second en date. Mais quel âge approximatif peut-on lui attribuer ? C'est là qu'est le problème, considéré jusqu'à nos jours comme à peu près insoluble, si l'on se borne à s'en référer à l'opinion des Orientalistes et pour la solution duquel il faut en appeler aux occultistes, si l'on tient à être plus ou moins documenté... car, à quoi bon le dissimuler ? il y a conflit, conflit aigu, intransigeant, absolu, entre ces deux partis belligérants.

Alors qu'il ne s'agit que d'une comparaison chronologique entre le Bouddhisme et le Christianisme, la question ne porte que sur une différence d'un siècle ou deux ; mais combien deviennent opaques les ténèbres de ce que l'on appelle la « nuit des temps » quand on a l'audace d'en tenter l'exploration. Or, c'est dans cette nuit que se trouve plongée la question plus haut indiquée.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les opinions des Orientalistes, non seulement diffèrent considérablement quand on les compare les unes aux autres, mais encore qu'il s'y opère de singuliers *reculs*, à mesure que sous la pioche des « fouilleurs », lents dans leurs opérations, mais tenaces et inlassables, sont mis à jour d'anciennes cités enfouies, d'antiques monuments inexplorés dont les configurations et les caractères archéologiques font surgir des dates inattendues et reculer les horizons de la chronologie officielle.

Citons quelques-uns des chiffres qui, à mesure que s'éloignent ces horizons, augmentent de façon parfois étrange. Que l'on en juge. Voici certains auteurs qui font vivre le prophète Zoroastre 610 ans avant Jésus-Christ, ce qui, dans cette hypothèse, en ferait presque le contemporain de Bouddha et de Platon.

Erreur ! clament d'autres auteurs se disant mieux informés, ce n'est pas 610 ans, mais 1000 ans qu'il faut dire et même 1.500 ans, peut-être. 1.500 ans, opinent d'autres chronologistes, d'un ton quelque peu dédaigneux, mais dites donc 2.800 ans, s'il vous plaît, puisque Zoroastre fut vraisemblablement contemporain de Moïse. Est-ce bien tout ? Nullement, car voici que d'autres investigateurs exhumant le vieux Pline qui, bien avant les discussions du jour, s'était occupé de la même question en litige, nous font assavoir que ledit Pline déclarait que Zoroastre vivait plusieurs milliers d'années avant Moïse, en même temps que d'autres auteurs grecs, tels qu'Aristote et Eudoxe, plus affirmatifs et précis que ne l'était Pline, plaçaient résolument l'époque à laquelle vivait le prophète persan à la date de 6.000 ans avant notre ère... Singuliers *reculs*, comme on le voit, si bien que l'on se demande,

avec curiosité, où donc s'arrêtera cette régression toujours plus accentuée (1).

— Fort bien, direz-vous, sans doute, mais pourrions-nous savoir ce que disent, de leur côté, les occultistes qui passent pour les mieux documentés en ces questions ardues ?

— Ah ! les occultistes sont effrayants d'audace et la preuve, c'est qu'ils nous déclarent, sans ambages, que le Zoroastrisme étant issu du tronc aryen dont l'antiquité est presque incalculable et que le fondateur de la religion persane ayant joué, auprès des Iraniens, le même rôle que joua Manou vis-à-vis de la race aryenne originelle, puisqu'il appartenait à la même confrérie et était un des hauts Initiés de la même Loge... nous déclarent, disons-nous, qu'en raison de ces considérations diverses, le Maître dont il est ici question, vécut à une époque tellement reculée, que tout orientaliste rirait, à coup sûr, de la date qu'ils ont adoptée.

Ce qu'ils ajoutent encore, non sans une ironie quelque peu hautaine, c'est qu'à ce Maître primitif, à ce Zoroastre premier du nom, succéda une lignée de prophètes qui poursuivirent son œuvre (1)... Car il ne faut pas oublier, objecte ici M^{me} Annie Besant (2), que lorsqu'on parle de ces lignées de prophètes, il ne s'ensuit pas que chacun d'eux soit un personnage d'existence absolument individuelle, en ce sens que la même âme peut se réincarner, de période en période, afin de vivre toujours en contact avec la terre dont elle dirige les destinées.

Que résulte-t-il de tout cela ? C'est que si nous tenons compte de cette lignée de prophètes qui succédèrent au premier Zoroastre et qui, multiples ou non, en conservèrent la désignation nominale, nous constatons, au dire des occultistes, que le Zoroastre dont parle Aristote ne fut rien moins que le « septième » qui porta ce nom.

Plus tard, encore, il en vint un autre qui, environ 4.000 ans avant Jésus-Christ, eut pour mission de revivifier l'ancienne doctrine, si bien qu'en tenant compte de cette succession de délégués divins, l'on voit que c'est de cette antique religion qu'est issue ce qu'on appelle la « grande science », autrement dit la Magie chaldéenne. Or, s'il est permis, dit l'auteur précédemment cité, de stupéfier un instant les savants modernes, l'on peut ajouter

(1) Nous aurions pu citer encore bien d'autres dates, auxquelles se rattachent plus ou moins toutes sortes de contes bleus dont, au dire d'anciens mages superstitieux ou trop imaginatifs, fut émaillée la vie de Zoroastre — contes tellement fantastiques, que nombre d'auteurs mettent en doute jusqu'à son existence elle-même. Mais à quoi servirait de répéter ces fables ridicules, par lesquelles l'on a cru devoir illustrer la légende des Manons, des Krishna, des Bouddha, de Jésus lui-même et autres grands Êtres, auxquels suffit la gloire d'avoir été choisis pour venir faire briller aux yeux des hommes quelques-uns des rayons des régions lumineuses qu'ils ont volontairement et périodiquement quittées dans leur ardent amour pour leurs frères terrestres.

(2) *Des religions pratiquées dans l'Inde.*

que c'est il y a plus de *vingt mille ans*, que le sage Chaldéen qui, debout sur le toit de son observatoire, enregistrait le passage des étoiles, n'était que l'un des descendants, relativement moderne, de la longue série des Mages qui, bien avant lui, avaient pratiqué l'« antique science » se rattachant à la primitive doctrine zoroastrienne.

N'avions-nous pas raison de dire que l'audace des occultistes dépasse toute imagination, en nos jours de scepticisme... ou d'ignorance? — Ne nous disent-ils pas encore que notre humanité actuelle, y compris ses débuts obscurs, remonte à plus d'un million d'années?...

Quoi qu'il en soit, poursuivons, et après cette digression qui ne manque, à coup sûr, ni d'intérêt, ni de curiosité ethnologique, abordons l'étude de cette doctrine vénérable et profonde entre toutes qui nous donne la caractéristique de la race iranienne tout entière.

Ce fut avec une véritable stupeur, que les voyageurs modernes ont découvert ces étonnantes ruines de Persépolis aux mille colonnes *que les Esprits*, — au dire des légendes — *bâtirent*, au milieu d'un désert. Dans ces débris, ces péristyles, ces portiques enchantés, se mêle l'austérité de l'architecture égyptienne à une sorte d'art spécial avant-coureur du génie de la Grèce. L'on y retrouve, çà et là, des inscriptions mystérieuses en forme de coins, de fers de lance, magiques logoglyphes d'un pays de merveilles. Ce qui frappe de prime abord dans ces constructions sans pareilles, ce n'est pas tant leur grandeur, leur colossale majesté, que les sculptures taillées par des ciseaux de géants, dans le bloc vif des montagnes elles-mêmes, bas-reliefs incomparables qui nous retracent, avec le tableau des cérémonies religieuses des Perses, celui de leurs institutions civiles et politiques, en un mot, toute la physionomie de ce peuple qu'on voit défiler devant Djemschid, son premier Instructeur — roi siégeant sur son trône de pierre. Mages, laboureurs, archers, artisans portent dans leurs mains les marques de leur condition. Le chariot des migrations est là, prêt à rouler au premier signal; il n'est pas jusqu'à la clochette qui ne semble tinter encore au cou des chameaux de l'Iran.

Ce n'est plus là l'immobilité des royautes de Brahma et de Bouddha éternellement assis, dans les sculptures du Gange. Ici, tout s'agite, le peuple est debout, la société est en marche, c'est la première *procession* du genre humain allant à la rencontre du Dieu nouvellement révélé. Il ne faut pas oublier, dans ce tableau gigantesque, les animaux emblématiques qui, depuis, ont si souvent reparu dans les visions des Prophètes de la Captivité. Eux aussi sont là, au faite des monuments comme sous les portiques; tous s'agitent, s'élancent, battent de l'aile autour de cet empire naissant, comme pour l'inviter à partir: chevaux caparaçonnés qui frappent du pied tout en haut des colonnes, centaures, sphinx, béliers, léopards, dragons

assis sur des trônes... tous ces monstres mitrés semblent, de droit divin, régner sur toute la nature vivante.

C'est avec eux que commence le mouvement de l'histoire, que l'humanité, tête baissée, se jette dans le tourbillon des batailles et marche à la conquête du monde.

Cambyse joindra l'Égypte à la Perse et l'Asie paraîtra trop étroite pour la mission de ces fougueux néophytes. L'Orient soumis, il faudra s'emparer de l'Europe, non dans une invasion furtive, mais en jetant tout l'Orient sur l'Occident. La Grèce, sans doute, n'attendra que l'arrivée du grand roi pour se jeter à ses pieds ; l'éducation de l'Europe se fera sous le joug de l'Asie, les mages l'ont promis... Oui, mais les mages, dans leurs visions, n'avaient pas tout vu ; sans doute, n'avaient pas vu, qu'en dépit de l'Hellespont battu de verges, la flotte de Xerxès devait échouer à Salamine !

C'est ainsi que cette race d'hommes apparaît dans l'histoire. Elle s'élance et bondit dès ses premiers pas. Les Grecs nous ont fait connaître ses actes, mais ses pensées, qui nous les expliquera ? Quelles doctrines apportaient ces apôtres étranges, à Marathon, à Salamine, à Platée, à Mycale ? Qui nous a dit qu'il fallait nous réjouir ou nous plaindre de la victoire ? Sous leurs cuirasses quels cœurs battaient, quelle tradition vivait... quel Dieu les menait (1) ?

Si, aux monuments de Persépolis, on joint le Livre sacré l'*Avesta* (commenté par le Zend), on retrouve les mêmes doctrines que dans les plus anciens Védas. Tous les génies de l'aube que nous avons vus poindre dans les révélations des patriarches indous reparaissent, ici, avec plus de précision, éclairés par la lumière du grand jour. Ne pourrait-on dire que ce que Moïse est à Abraham, Zoroastre l'est à Demschid ?

Le peuple a quitté les rudes sommets de la haute Asie dont il a fait, avec les Indous, son premier séjour. Il n'a point encore atteint la contrée où il doit s'arrêter, mais sur les sommets de la Bactriane, avant de descendre dans la plaine où devait s'élever Persépolis, il reçoit son enseignement, comme les Hébreux dans le désert. Aux derniers confins de l'horizon s'élève la montagne sainte, le Sinaï du Zend-Avesta ; mais là n'éclatent ni foudre ni éclairs. Lorsque Zoroastre vient demander à Dieu sous quelle loi il faut s'incliner, Dieu lui répond en un dialogue qui s'engage. Merveilleuse et touchante unité entre le Créateur et sa créature ! Cette confiance faite à l'homme par le Maître suprême, voilà l'un des premiers caractères de la révélation persane.

Le second est l'ardent besoin qu'éprouve cet homme de louer, de célébrer la création tout entière. Dans ses hymnes de l'*Avesta*, qui ne sont guère que

(1) Edgar Quinet, *Le génie des religions*.

des formules d'évocation, il appelle, l'un après l'autre, chacun des objets de la nature pour qu'ils prient en son nom. Non seulement, il veut mêler sa voix à l'acclamation de tous les êtres, il faut encore qu'il goûte la parole sacrée, qu'il en fasse sa pâture et son breuvage et que, dans sa communion avec l'Univers, il mange la chair divine, le pain d'Ormuzd, c'est-à-dire la lumière, sur chacune des tables où se déroule sa liturgie. Voilà le principe de la Cène, de l'Eucharistie première qui constitue le fond de tout le rituel persan.

Après ce coup d'œil d'ensemble, entrons dans quelques détails. C'est d'une façon tout à fait remarquable que le prophète de l'Iran sut mêler à sa doctrine religieuse, non seulement quelques enseignements philosophiques, mais encore et surtout les préceptes d'une science toute pratique et d'application usuelle. Venu pour fonder une civilisation dont le caractère particulier avait pour objectif le développement d'un large mouvement agricole, c'est en vue de la culture de la terre qu'il multiplia ses instructions. « La terre, dit-il, a droit à la semence. Négligée, elle maudit ; fécondée, elle rend avec usure ce qu'on lui a confié. A l'homme qui l'aura remuée, elle dira : que les champs te procurent toute nourriture ; que les villages nombreux multiplient tous les biens. Honneur, hommage à la terre, car elle exige travail et bonnes œuvres. » Or, la première de ces bonnes œuvres est de la désaltérer, de lui donner, sans cesse, par l'eau vivifiante, force et fécondité. N'oublions pas que la Perse ne ressemble en rien à l'Égypte que l'on appelle *un don du Nil*. Ses torrents passent et la laissent altérée. Elle se meurt, se fend. Il faut chercher les eaux, les deviner parfois, les évoquer aux flancs de la montagne obscure, puis les amener à la lumière. Aussi, est-ce le rêve du Persan qui, dans ses songes, la voit jaillir du roc, sourdre les sables et ruisseler vers les champs, fraîche et limpide.

A cette science agronomique, Zoroastre en joignit une autre plus haute et plus profonde, celle de l'astronomie, et d'autant plus profonde, qu'il l'enseigna sous sa forme occulte. Les étoiles, disait-il, ne sont pas de simples masses de matière accomplissant inconsciemment leur révolution autour de soleils morts et inconscients comme elles. Les planètes, non moins que les étoiles au plus haut des cieux, ne sont autre chose que les corps d'Intelligences spirituelles qui, guidées par la seule loi de leur volonté, assurent l'ordre, l'harmonie et la stabilité de l'Univers.

Est-il nécessaire d'insister sur la profondeur de l'éthique élevée qui découlait d'une telle philosophie religieuse, morale admirable qui, jusqu'à nos jours, a fait la gloire de la doctrine zoroastrienne dont la note fondamentale est la « pureté » envisagée dans son acception la plus large et impliquant toutes les adaptations dont est susceptible ce principe de hauteur incomparable : Pureté du cœur, pureté de la pensée, pureté absolue dans

tous les actes de la vie matérielle, pureté, enfin, sous tous les rapports, entre l'homme et la nature extérieure, entre sa vie et la vie de tous les êtres... doctrine lumineuse, transparente et comme « cristalline » dont les éléments se rattachent à toutes les manifestations de la pureté divine elle-même dont elle émane et à laquelle elle s'associe, pour la glorification de toutes les beautés, de toutes les splendeurs de l'OEuvre céleste et éternelle !

Et combien ressort l'Unité de cette conception transcendante ; combien magnifique est l'Univers ainsi envisagé, monde sublime où se confondent l'humain et le divin, la créature et le Créateur, en qui resplendissent et qu'interpénètrent la même Lumière, c'est-à-dire la même pureté, la même sainteté, la même spiritualité ! Ah ! c'est que le vieux Zoroastre ne sedoutait pas qu'un jour viendrait où de « savants matérialistes », niant effrontément l'esprit, tenteraient de reléguer le « nommé Dieu » — s'il en est un — à l'un des pôles de l'Univers, tandis que l'homme et le monde terrestre seraient à l'autre pôle, tout au loin, le plus loin possible et qu'entre eux s'étendrait on ne sait quel abîme obscur, sorte d'espace vide où flotte... Quoi donc ? Une forme vague, fantomatique... L'on dirait d'un immense cadavre — oui, le cadavre de la Vie que le matérialisme a noyée dans le néant !

Mais revenons à nos Bibles. Les avons-nous quittées ? Nullement, puisque c'est de leurs pages feuilletées qu'est sorti le résumé de la doctrine dont il est, ici, question. Dans cette littérature iranienne, existent malheureusement d'énormes lacunes que ne sauraient combler tels et tels ouvrages dont il ne nous reste guère que des fragments, parfois même que de simples titres.

L'on sait qu'au temps d'Alexandre, se trouvait, dans la grande ville de Persépolis, une immense bibliothèque qui fut livrée aux flammes par le « héros » macédonien, soit par fureur et vengeance, soit dans l'un de ces états d'ivresse où il se mettait si fréquemment. C'est pourquoi il est toujours appelé le « maudit Alexandre » dans tous les ouvrages qui furent écrits après la catastrophe.

L'incendie de la bibliothèque fut suivi d'une période de cinq cent cinquante ans de tumulte, de désordre et d'anarchie et ce ne fut qu'au bout de ce long espace de temps, que l'on s'occupa de rassembler les débris épars de cette riche et magnifique collection.

La Bible zoroastrienne se trouve spécialement contenue dans le Zend-Avesta presque uniquement composé de prières et de formules d'évocation. Toutefois, d'autres ouvrages persans mis en parallèle avec l'*Avesta* et se complétant les uns les autres ont permis de reconstituer la doctrine en son entier. Résumons-la rapidement.

C'est naturellement par des définitions, par des images explicatives con-

cernant l'Être par excellence, que débute, comme toutes les autres, la religion zoroastrienne.

Définitions, avons-nous dit, non, mais simples tentatives. Comment définir l'Inconnaissable et nommer l'Innomable ? Les hommes l'ont toujours essayé cependant.

Au sommet donc de l'Univers manifesté, se trouve Ormuzd, la Sagesse vivante, le Seigneur de la Sagesse. C'est l'Être suprême, universel, pénétrant toute chose, la source, la fontaine de vie. Tel est Brahma pour les Indous. Dans l'un de ces livres auxquels nous faisons allusion, tout à l'heure, le Dieu énonce ses propres qualités — un peu comme le fait Krishna dans la *Bhâgavad-Gita* — : Je suis le Créateur, le Protecteur, le Nourricier, celui qui sait, le plus saint d'entre les divins.

Toi, Ormuzd, dit Zoroastre, tu es l'Esprit éternel, l'Essence de vérité. Lorsque nos yeux te contemplant, je reconnais en toi l'Esprit originel dont la pensée est assez haute pour avoir créé le monde. Gloire à toi qui apparaît *triple*. Ce mot rapproche la conception zoroastrienne du triple Brahma des Indous et cette triplicité désigne les deux principes existant dans l'Être suprême à côté d'un troisième qui vient compléter la Trinité.

Les deux premiers, trop souvent considérés comme principes opposés, ont amené nombre d'auteurs à concevoir la doctrine zoroastrienne comme dualiste en son essence, tandis qu'elle est foncièrement *moniste*, car d'après l'ancienne doctrine, au delà et au-dessus d'Ormuzd, il y a l'UN, l'Inconnaissable qui, à la suite du « sacrifice » originel accompli par lui-même, donna naissance à Ormuzd, ce qui nous prouve que la *limitation*, par laquelle seule devient possible la manifestation divine, constituait dans la doctrine zoroastrienne, comme dans toutes les autres religions, le dogme fondamental du *sacrifice*.

Ce Principe premier, progéniteur d'Ormuzd et que les Persans appellent Zéroana Akerna, est, en outre, désigné par eux sous diverses appellations. C'est le Cercle infini du temps, la Cause inconnue. Sa gloire est trop grande, son éclat trop éblouissant, pour que l'intellect humain le conçoive et que l'œil d'un mortel le contemple. Son émanation première est la lumière éternelle qui, antérieurement cachée dans l'obscurité, fut appelée à se manifester en donnant naissance à Ormuzd, le roi de la vie, le « premier né » dans le temps infini... mais ayant vécu de toute éternité, comme son antétype Zéroana, au sein de l'obscurité.

Revenons au triple Ormuzd et à sa projection hors de lui-même. Nous savons que de lui procède une dualité, sur la nature de laquelle il est important de s'entendre. Les mots *bon* et *mauvais*, généralement employés pour désigner les deux principes de cette dualité, sont deux appellations inexactes, nous déclarent certains livres persans, en ce sens que le *bien* et

le mal ne sont pas créés *a priori*, c'est-à-dire à l'avance ; ils ne naissent, au cours de l'évolution de l'homme, qu'au moment où se développe en lui la faculté de faire un choix entre deux directions différentes, allant l'une à l'esprit et l'autre à la matière, autrement dit la lumière et les ténèbres... Ce qui, hâtons-nous de le remarquer, met à néant le fameux dogme du péché originel, inventé plus tard par l'Église. Cet esprit et cette matière, cette lumière et ces ténèbres, sont les deux pôles opposés, entre lesquels évolue l'Univers, pôles nécessaires à toute manifestation d'existence. C'est en termes catégoriques que le déclare Zoroastre lui-même.

« Au commencement, dit-il, était un couple de deux « jumeaux », couple de deux esprits exerçant chacun sa propre activité et c'est en s'unissant qu'ils créèrent tout l'univers matériel où se révèlent, d'une part, « la réalité » de l'esprit et, de l'autre, « l'apparence » de la matière qui n'est que le non-être. »

Nous arrivons, maintenant, à l'un des symboles les plus révévés par les Zoroastriens, à l'un des éléments par excellence de tout culte, de toute adoration, de toute religion, en un mot, c'est-à-dire le Feu, symbole de la vie divine qui, par lui, se manifeste, éclate et resplendit. Ce n'est pas seulement en Perse et dans l'Inde, que le Feu fut exalté, glorifié, adoré, c'est partout, en tous pays et dans tous les temples. Brahma est feu, Ormuzd est feu, Osiris et Apollon sont le soleil ; les Juifs adorent leur Dieu sous la forme d'une colonne enflammée et les chrétiens déclarent que leur Dieu est un feu consumant.

Feu, lumière et parole sont des mots identiques dans toutes les langues sacrées et cela non sans raison, car la parole est la lumière de l'esprit. L'univers écoute et répond. Un éternel dialogue se fait entre la nature et l'âme et si l'âme ne traduisait pas, n'illuminait pas, par la parole, ce que lui disent les êtres et les choses, la nature incomprise et obscure serait comme n'étant pas (Michelet).

Lorsque Zoroastre, nous dit-on, parla pour la première fois, révélant à ses disciples les traditions primitives, il se tenait debout près de l'autel, parlant de ce que le Feu lui avait révélé. Sur cet autel, se trouvait un monceau de bois de santal dont le parfum s'épandait et flottait dans le temple. Le Prophète tenait en main la baguette — la baguette sacrée des Mystères — autour de laquelle des serpents s'enroulaient enlacés... Et alors que, d'un geste souverain, il la leva vers le ciel, voici qu'au travers de l'espace, des flammes s'élançant des hauteurs sidérales, vinrent déferler sur l'autel, où prirent feu subitement les bois odorants du sacrifice. Passant de l'autel au Prophète, ces flammes voltigeant autour de lui l'enveloppèrent d'une aura fulgurante, du milieu de laquelle, rayonnant et transfiguré, il proclamait « en paroles de feu » les vérités éternelles.

Et maintenant, pouvons-nous demander au révélateur persan, que devient l'homme et quel est son rôle, au milieu de cette série d'Intelligences qui, des hauteurs de l'Empyrée, descendent, s'échelonnent et flottent autour de lui?

Ah! c'est ici que se manifeste, en sa beauté, l'admirable et édifiante éthique de la doctrine du Prophète que nous avons, en quelques lignes, qualifiée sommairement. Un mot éclate et rayonne sur la bannière de l'Iran. Ce mot est **PURETÉ**.

Étant donné que dans l'homme, comme en tout être raisonnable et conscient, existent les deux principes fondamentaux: esprit et matière, lumière et obscurité, toute la morale zoroastrienne repose sur cette idée que l'homme pouvant et devant opter entre les deux, a pour devoir essentiel et personnel d'aller vers la lumière et de se « parfumer de pureté ». Par symbolisme de cette idée se répercutant sur le milieu physique qu'il habite, il faut qu'il maintienne en état de pureté toutes les choses qui l'entourent: l'air, l'eau, son corps lui-même et les paroles de sa bouche, et les pensées de son esprit, et les sentiments de son cœur. De ces préoccupations constantes, de ces habitudes que consacre toute l'autorité du devoir, est sorti, comme conséquence, le refus de brûler les morts, afin que le feu ne soit pas souillé par le contact impur des cadavres.

Il est bien d'autres considérations encore que les Persans se gardent bien de négliger. Quel est le mot que prononce, le plus souvent, le mourant dans les dernières affres de l'agonie? « De la lumière, de la lumière encore! »

Ce vœu suprême est respecté, rempli. Qu'il serait dur, cruel et dénaturé, pour réponse à ce mot, de lui donner le cachot du sépulcre et l'horreur de la nuit. C'est par honneur, disent hypocritement bien des gens, c'est par honneur qu'on enfouit le cadavre.

— Non, non, répond le Persan, ceux qui vraiment aiment n'ont pas l'impatience d'une si complète séparation. Longtemps après, il y a des doutes: « Si la mort n'était pas réelle! »

Le Persan ne cache point l'être aimé et ne le bannit point du jour. Ce ne sont point les vivants qui le quittent, c'est lui qui les quittera. On le place donc, ce mort, dans ce qu'on appelle les « Tours du silence », en face du soleil. Il peut donc, cet adorateur d'Ormuzd, cet homme de lumière, rester devant elle la face découverte. Deux jours, trois jours se passent; les siens en larmes demeurent auprès de lui et le gardent. Tout va conformément au rituel de la nature. Le soleil adopte le mort. De ses puissants rayons, il l'aspire, l'attire, le fait monter à lui. A peine en laisse-t-il une vaine enveloppe que les vautours rapidement font disparaître... Où donc est-il, maintenant? Là-haut. Il s'est envolé dans un rayon de soleil!

Il va bien sans dire qu'à la pureté des choses physiques, devait s'associer

la pureté des choses spirituelles. De là, l'impérieux commandement : « De pures pensées, de pures paroles, de pures actions. » Telle était la règle, sans cesse prescrite, de la vie zoroastrienne, prescription sacrée, sur laquelle insistent toutes les formules de tous leurs rituels.

Et combien la vie en était sanctifiée !

Entre les âges de sept et quinze ans, l'enfant devait être initié, après quoi on le revêtait de la chemise de lin blanc, emblème de la pureté et tout au long de cette éducation enfantine, étaient multipliées des prescriptions concernant la sincérité, la chasteté, l'obéissance envers les parents (1), l'hospitalité, la charité envers tous et enfin la douceur à l'égard des animaux qui sont les amis et les associés de l'homme.

Après les commandements concernant les vertus, venaient les défenses les plus sévères relatives aux vices possibles. Le prêtre ne devait être ni paresseux, ni cupide, ni surtout hypocrite. Le guerrier ne devait être ni insolent, ni violent, ni cruel, ni prévaricateur. Le cultivateur ne devait être ni malveillant, ni envieux. L'artisan devait se garder de toute grossièreté, de toute ingratitude, de toute médisance... Autant de vertus prescrites et de vices défendus qui établissaient une parenté remarquable entre la religion iranienne et la religion brahmanique.

Un autre indice frappant de cette parenté était le culte sacré de Hôma, chez les Persans, de tous points analogue au culte non moins sacré du Soma, chez les Indous.

Mais combien différentes, toutefois, sont les inspirations que tire de son Hôma la Perse conquérante et débordante, peuple du feu, incendie en marche qui veut épurer tout, tout conquérir à la lumière. L'on sent bien ce nouvel esprit dans une prière à Hôma, véritable coup de clairon, fanfare sonnante la conquête religieuse, la propagande puritaine, épurative et iconoclaste où ce peuple va se lancer... « Hôma d'or, donne-moi l'énergie, la victoire. Donne-moi d'aller fort et joyeux, de marcher sur les mondes, triomphant de la haine et frappant l'ennemi cruel. »

On sent que le monde est changé. Cette Perse est trop forte ; elle va franchir digues et frontières. Elle va « marcher sur les mondes », purifier l'Asie de son épée flamboyante. Babylone, l'impie, avec son dragon-dieu, ne l'ar-

(1) C'étaient les mères, surtout, qui enseignaient et perpétuaient ces saines traditions. La femme, plus lettrée en Perse qu'elle ne l'était ailleurs, y exerçait une légitime et heureuse influence. Elle était reine et maîtresse au foyer. — Le fils, devant sa mère, n'osait s'asseoir sans permission. — Cette femme fut le type *antjuif*, *antimusulman*. L'Ève des juifs fut la cause de sa chute et on ne lui a pas pardonné. La femme arabe aventureuse, romanesque, circule de divorce en divorce. La fille et la femme perses sont, au contraire, l'objet d'un respect presque religieux. Dans l'*Avesta*, l'ange de la Loi est une femme. L'idéal de la pureté est non seulement la fille enfant, la vierge, mais aussi la chaste et fidèle épouse. (Michelet.)

rêtera pas. Elle ira vers l'Égypte, poussera jusqu'aux peuples noirs, ennemis nés de la lumière. Elle menacera le pâle Occident lui-même. Pour briser son ardeur sauvage... il ne faudra rien moins que Salamine.

Mais n'entrons pas dans l'avenir, restons dans le passé, le vieux passé de Zoroastre. Nous avons dit ce qu'était, ce que devait être la vie pour le Persan. Après la vie, voici la mort, après la mort, voici l'au-delà.

A ce moment-là, nulle terreur dans l'âme de l'Iranien. Pour elle, n'existait pas le « roi des épouvantements » à l'approche duquel frissonna tout le monde chrétien. L'âme voyageuse de l'Asiatique partait légère et sans effroi; celle du Persan ne reculait même pas devant le sinistre Ahriman et, paisible devant le soleil, se confiait à la lumière ayant toujours vécu pour elle.

Que lui arrivait-il, après cette mort dont le mystère semble devoir demeurer à tout jamais impénétrable ? On le savait, alors. Pendant deux ou trois jours, sous la garde des bons esprits qui la préservent contre l'assaut des mauvais, l'âme incertaine et comme rêveuse flotte autour du corps. Après la troisième nuit, elle commence son pèlerinage. Encouragée par le brillant soleil, menée par les génies au sommet d'une montagne, elle voit devant elle le grand passage, le « Pont du juge ». Mais, si elle est pure, le chien redoutable qui garde les troupeaux du ciel ne s'oppose pas à son passage. « Une figure charmante, souriante, se tient au bout du pont, une belle fille de lumière, ailée, pure comme ce qu'il y a de plus pur au monde. »

— Qui es-tu ? demande l'âme ravie.

— Mais, ami, je suis ta vie même, ta pure pensée, ton activité pure et sainte. C'est toi qui me fis belle, rayonnante de la lumière même d'Ormuzd... Et tandis que l'âme éperdue chancelle, elle l'entoure de ses bras, l'enlève et l'assied sur le trône d'or.

Ce n'est pas la belle fille ailée que l'âme du méchant rencontre au terrible passage ; mais une hideuse et grimaçante vieille, en qui se sont incarnés toutes ses corruptions, tous ses méfaits, tous ses crimes... et qui ne pouvant lui faire franchir le pont, la saisit, la soulève et la jette à l'abîme.

Image saisissante, dit Michelet, symbolisme éclatant de la loi de justice que rien n'a surpassé, loi vivante qui reste et restera la voie de l'avenir. C'est le travail héroïque, le courageux effort du Bien contre le Mal qui l'emporte et triomphe. Morale sublime qui se résume en ces deux mots : sois pur pour être fort, sois fort pour être créateur.

Nous en avons dit assez pour justifier l'absolue ressemblance qui existe entre le Zoroastrisme et le Brahmanisme qui le précéda et dont il est manifestement issu, en même temps que pour établir que son Prophète fut l'un des grands Initiés auxquels fut périodiquement confiée la haute mission d'apporter à la terre quelques rayons de la lumière céleste, et c'est la religion dont il fut le fondateur, c'est ce Zoroastrisme — dont les sectateurs

sont désignés encore aujourd'hui sous les noms de Guèbres ou de Parsis — qui, millénaire après millénaire, fut transmis au monde tel qu'il fut révélé dans le passé le plus lointain mais qui, paraît-il, n'est plus que médiocrement représenté par le Zoroastrisme relativement matérialiste que l'on pratique de nos jours.

« O mes frères Parsis, disait M^{me} Annie Besant, dans l'une de ses conférences auxquelles nous avons fait allusion dans le précédent article, votre Prophète n'est pas mort. Il veille sur la religion qu'il a fondée et s'efforce de la relever de sa dégradation actuelle, en lui restituant la doctrine qu'elle a perdue, le pouvoir qu'elle n'a plus. Y a-t-il une plus noble tâche pour les Zoroastriens actuels que de rallumer le Feu antique, le Feu divin, dans l'âme de leurs frères ? Ce feu n'est pas éteint pour toujours, il couve sous la cendre dont ses anciens autels sont recouverts, tout prêt à en faire jaillir une flamme nouvelle... et je rêve au jour où le souffle du grand Prophète, passant de nouveau dans ses temples, y ramènera la religion iranienne telle qu'elle fut — et ce qu'elle devrait être encore, — c'est-à-dire le fanal des générations modernes, l'une des plus pures et des plus saintes religions du monde. »

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

A PROPOS DE MAGNÉTISME

Dans l'esprit de bien des gens les mots « hypnotisme » et « magnétisme » sont synonymes.

Cette même signification, donnée à deux termes différents, a, pour conséquence inévitable, de confondre les divers genres de phénomènes qu'ils embrassent et d'en rendre l'explication tout à fait difficile : c'est pourquoi dans l'enseignement que nous avons donné dans le numéro de février de la Revue, sous le titre « A propos d'hypnotisme » nous sommes-nous conformée à l'usage, puisque usage il y a, et avons-nous volontairement confondu « magnétiseur » avec « hypnotiseur », nous réservant de traiter plus spécialement, et à part, la question « de l'intervention ou influence de l'être incarné dans la production des phénomènes médianimiques », c'est-à-dire du « magnétisme permis ». Nous appellerons dorénavant ce magnétisme particulier *la médiumnité magnétique*, afin d'éviter toute erreur possible à l'avenir.

« La médiumnité magnétique » ne peut être exercée, bien entendu, que par un médium ; elle a pour but d'aider les Esprits à prendre possession des

sujets qui ne sont pas encore développés ou qui ne pourraient pas être influencés sans son intervention.

Elle est le contraire de l'hypnotisme : l'hypnotisme, en effet, essentiellement actif, est l'action d'une volonté ou domination qui cherche à s'exercer en violation de la loi de liberté ; la médiumnité magnétique, essentiellement passive, n'a qu'un but : permettre aux désincarnés de se communiquer, conformément aux lois qui régissent les Esprits.

Mais elle exige de celui qui l'exerce des qualités de tout premier ordre : le « médium magnétique », en effet, doit être bon, avoir l'amour de l'humanité ainsi que l'ardent désir d'être utile aux Invisibles ; il doit aussi être passif, complètement dépourvu d'orgueil et posséder à un haut degré l'esprit d'obéissance et de sacrifice ;

Il faut qu'il soit bon, pour attirer les Esprits élevés autour de lui ;

Qu'il ait l'amour de l'humanité ainsi que l'ardent désir d'être utile aux Invisibles, afin que son invocation soit puissante et que les Invisibles puissent disposer, à leur gré, de ses forces fluidiques, prêtées généreusement, pour agir sur le sujet ;

Qu'il soit passif, car ses propres pensées pourraient venir troubler celles des Esprits ou gêner les manifestations qu'ils se proposeraient de produire ;

Qu'il soit sans orgueil, car il n'est qu'un aide, qu'un préparateur dans la mise en train des phénomènes et rien de plus ;

Qu'il possède à un haut degré l'esprit d'obéissance et de sacrifice, parce qu'il doit exécuter fidèlement et à la lettre les ordres que lui transmettent les Esprits pour l'exercice de sa faculté, et qu'il doit sans hésiter se retirer et se mettre à l'écart aussitôt que l'Esprit commence à être maître du sujet et peut se passer de lui : ses efforts doivent tendre uniquement à faciliter la manifestation des Invisibles, sans jamais les gêner.

Le rôle du « médium magnétique », difficile à remplir, est d'une importance capitale dans les groupes spirites ; grâce à lui, les sujets peuvent être développés suivant leurs facultés et devenir de bons médiums :

Tantôt, en invoquant les Esprits supérieurs et en appuyant ses mains sur les épaules, les mains ou la tête du sujet, le « médium magnétique » aidera ces Esprits à se communiquer par l'écriture mécanique ou intuitive, ou par le moyen de la vision ou de la clairaudiance ;

Tantôt, en tenant simplement les mains du sujet dans les siennes, il endormira doucement ce dernier du sommeil médianimique et facilitera le phénomène d'incorporation ; le sujet, une fois endormi, il devra cesser immédiatement tout contact avec lui, et laisser l'Esprit incorporé parler librement sans jamais l'interrompre, il ne pourra même l'interroger que si celui-ci l'y engage et il ne devra le faire qu'avec douceur et simplicité en se gardant bien de l'obliger à répondre s'il ne le voulait pas.

C'est en procédant de cette manière qu'un groupe pourra obtenir des communications ou des révélations, qui seront de la plus haute élévation si les conditions requises pour les obtenir sont bien observées, des avertissements, des diagnostics de maladies avec indication des remèdes à employer pour faire cesser le mal, etc..., etc... ; la séance terminée, presque toujours le sujet se réveillera de lui-même sans que le « médium magnétique » ait à intervenir ; si, néanmoins, il était trop long à se réveiller, ce dernier n'aurait qu'à lui souffler légèrement sur les yeux.

Dans les séances, le « médium magnétique » aide toujours puissamment par ses fluides à la production des phénomènes ; c'est un auxiliaire précieux, trop rare malheureusement.

Voilà le seul « magnétisme » que permettent nos Instructeurs de l'au-delà.

Autrefois, dans l'Inde antique, les prêtres étaient tous « de beaux médiums magnétiques » ; ils étaient bons, purs, et considéraient leur mission comme sacrée ; ils formaient et développaient des médiums et répandaient dans le peuple les enseignements que les Grands de l'Espace venaient leur donner : cette époque de communication entre les Mondes Visible et Invisible a été célébrée comme la plus belle que les hommes aient jamais connue, les poètes l'ont appelée « l'Age d'Or ».

RUFINA NOEGGERATH

22, rue Milton.

Février 1908.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (*suite*).

XXVIII

La Communication.

J'ai dit dans ma dernière causerie combien il était nécessaire de bien comprendre dans quel but les communications entre les deux mondes sont, depuis un demi-siècle, rendues de plus en plus faciles, de plus en plus fréquentes. Le nombre des spirites qui cherchent à entrer en relations avec les Invisibles augmente tous les jours ; mais le nombre de ceux qui lisent, qui étudient, et qui cherchent à se rendre compte du grand problème de l'au-delà, est encore bien restreint. C'est regrettable : car par la communication qu'elles font à la légère, ces personnes qui ne comprennent pas la

gravité de l'acte qu'elles accomplissent, et qui ouvrent inconsidérément la porte de l'Au-delà pour entrer en relations avec les êtres inconnus qui s'y trouvent ne se doutent pas des conséquences graves que peut avoir leur acte irréfléchi. Parmi ceux qui se livrent journellement à ces pratiques, les esprits faibles ou mal pondérés, les exaltés, les nerveux, les hystériques, tous ceux qui possèdent cette redoutable faculté qu'on appelle la médiumnité, tous ceux-là peuvent être rapidement influencés par les Entités qui nous entourent ; et comme ces Entités sont en général d'un caractère léger ou mauvais et d'une mentalité des plus ordinaires, leur influence ne peut être que pernicieuse. Et chez certaines personnes mal équilibrées, cette influence se manifeste à la fois sur le physique et sur le moral.

Ces écueils ont été maintes fois signalés depuis Allan Kardec par tous les écrivains spirites sérieux, et notamment par Delanne et par Léon Denis, les vulgarisateurs les plus autorisés de la nouvelle doctrine. Malheureusement ces philosophes sont peu lus ou du moins peu compris, et leurs sages conseils sont trop souvent mis de côté par des imprudents avides de voir des manifestations physiques, toujours les mêmes, ou désireux de connaître l'opinion des êtres de l'Au-delà sur leurs affaires particulières.

Ceux qui demandent aux Entités des conseils pour le placement de leur argent, sont aussi naïfs que les savants qui leur demandent des renseignements sur la constitution des mondes, et qui sont tout étonnés qu'on ne puisse pas leur en fournir, — d'où ils concluent que la communication n'existe pas et n'est qu'un produit de l'imagination. Les uns et les autres font voir ainsi qu'ils n'ont pas étudié la doctrine, et qu'ils n'ont qu'une idée très vague des raisons pour lesquelles ces manifestations sont produites. Elles ne sont pas nouvelles ; on les a constatées à différentes époques ; mais venues trop tôt, elles n'ont pas été comprises ; et elles ont toujours dégénéré en superstitions grossières, et en pratiques ridicules, causes de crimes de toutes sortes, et de désordres moraux effroyables. Les derniers temps de la République romaine (1) et les sombres années du moyen âge nous font voir à quel degré d'abaissement moral peuvent arriver les peuples qui se livrent aux influences désastreuses de l'Au-delà. Il faut espérer que la masse est aujourd'hui trop avancée pour descendre jusqu'à cet état de dégradation qui nous ferait reculer de dix siècles. Mais il faut nous tenir dès à présent sur nos gardes. Les événements les plus inattendus arrivent tout à coup, comme la foudre. Les hommes qui vivaient en 1790 ne pouvaient pas avoir la moindre idée de ce qu'allait être l'état social trois ans après, en 1793. Et nous, aujourd'hui, nous ne pouvons pas savoir ce que vont produire l'incroyance générale, le matérialisme brutal, l'exaltation de l'égoïsme et la

(1) Voir la causerie n° XVII.

course folle vers toutes les jouissances qui absorbent de plus en plus tous les esprits.

Si d'ici à quelques années, l'abus de la communication se répand dans les mœurs, — j'entends la communication faite pour satisfaire la curiosité, les désirs malsains et les passions de toutes sortes, — si ce genre de communication se généralise, les mauvaises Entités de l'espace trouveront un terrain tout préparé pour flatter les passions, attiser les haines, et pousser ainsi à tous les excès ceux qui sont prédisposés au mal.

Le nombre des Esprits qui quittent la terre après avoir été victimes des mauvaises conditions sociales dans lesquelles nous vivons est considérable. Ils sont partis emportant avec eux la haine de la société : ils conservent dans l'autre vie ces sentiments haineux, et ils cherchent à les faire passer dans les cœurs de tous les incarnés qui sont disposés à recevoir leur influence. Il existe à Paris, et probablement dans beaucoup d'autres villes, des réunions dans lesquelles on fait appel à toute la basse population de l'Au-delà. Si ces réunions deviennent plus nombreuses, c'est dans leur sein que prendront naissance les idées criminelles que traduiront ensuite en actes les adversaires de toutes les institutions qui sont la base de notre état social. C'est de ces milieux que sortiront, toujours plus nombreuses, ces bêtes fauves qui tuent pour un mot, pour un regard, pour rien, pour le plaisir de tuer.

Ceci pourra paraître très exagéré et peu croyable à certaines personnes. Mais tous ceux qui, par expérience, ont pu se rendre compte de l'influence exercée sur nous par les Invisibles, seront, je crois, de mon avis. Car ils savent que cette influence prend des proportions énormes et devient irrésistible quand nous nous mettons volontairement et sans préparation en relations avec les habitants du plan astral.

Il faut donc que dès aujourd'hui ceux qui s'occupent de spiritisme comprennent bien dans quel but et dans quelles conditions la communication doit être faite, — il faut qu'ils répandent les idées vraies, — et cela est absolument nécessaire, afin que la génération qui vient soit instruite et connaisse les précautions à prendre et les écueils à éviter.¶

La question est des plus importantes. Si elle est bien comprise, l'humanité aidée par les bons Esprits de l'Au-delà, entrera dans la véritable voie du progrès moral : — Dans le cas contraire, elle restera livrée aux Esprits mauvais, ignorants et criminels, et son évolution sera encore retardée.

.*.*

La communication a pour but :

1^o De donner la preuve indiscutable de la survivance de l'être humain. Jusqu'à présent, les peuples avaient foi dans cette survivance : aujourd'hui,

la foi aveugle a disparu pour faire place à la raison, et la raison veut des preuves. La communication les lui donnera.

2° De nous permettre de recevoir des conseils de nos frères plus évolués qui, ayant franchi les portes de l'Invisible, peuvent nous montrer la voie que nous devons suivre si nous voulons que notre vie future ne soit pas pour nous un nouveau fardeau.

3° De nous permettre à notre tour d'aider et de soulager les malheureux de l'Au-delà, après nous être entourés de toutes les précautions nécessaires pour ne pas nous livrer à de mauvaises influences.

Je vais donner ci-après une communication qui résume en quelques lignes tout ce qu'il est important pour nous de connaître sur cette intéressante question (1).

(A suivre.)

SENEX

LA COMMUNICATION

La communication avec les invisibles ne doit pas être faite à la légère.

Il faut la considérer comme un acte grave, un véritable acte religieux, pendant lequel vous venez demander des conseils à vos aînés, à ceux qui vous ont précédé sur la terre, à ceux qui ont acquis de la sagesse, du savoir et de l'expérience, et pendant lequel aussi vous pouvez apporter, à des frères moins avancés que vous, des encouragements et des consolations.

* *

Ce double échange de prières et de secours entre le monde visible et le monde invisible, entre vous et nous, constitue un lien indestructible de chaude fraternité qui réunit pour toujours les âmes dans le bonheur et dans l'épreuve.

* *

Ce n'est que lorsque vos cœurs sont animés du seul désir de progresser et de faire le bien, que vous devez ouvrir cette porte redoutable sur l'invisible : et vous ne devez l'ouvrir qu'après avoir prié pour appeler près de vous ceux qui sont chargés de vous guider dans cette vie. Ils vous entoureront, ils vous garderont, et avec eux, vous n'aurez rien à redouter.

* *

(1) Cette communication est extraite d'une brochure publiée chez Leymarie intitulée : *Le problème de l'Au-delà, Conseils des Invisibles recueillis par le général A.*

Car il y a toujours un certain danger, qui peut parfois devenir très grand, et pour les médiums et pour les assistants, lorsque, sans préparation morale, et dans le seul but de satisfaire une curiosité puérile, vous vous mettez en relations avec la tourbe des êtres mauvais qui vous entourent, et qui ne demandent qu'à se mêler à vous pour s'emparer de vos esprits et vous suggérer de mauvaises pensées.

La médiumnité peut être un grand bien ou un grand mal. Elle sera toujours un bien quand les intentions du médium et des assistants seront pures et élevées ; dans tous les autres cas, elle peut être très nuisible.

Il y a eu et il y aura encore bien des fautes, bien des erreurs provenant de mauvaises communications. C'est un mal inévitable, mais qui disparaîtra peu à peu avec l'expérience acquise, et qui sera largement compensé par la certitude que chacun pourra avoir de la continuation de la vie après ce que vous appelez la mort. — C'est, vous le savez, le grand et le seul but de la révélation nouvelle.

C'est aux spiritualistes qui comprennent et qui savent, qu'il appartient de guider les médiums, de leur enseigner la grandeur de leur mission, et de les avertir des dangers qu'ils peuvent courir.

A côté des mauvais qui cherchent à vous nuire, il y a les esprits légers, les ignorants, les faux savants, les esprits à systèmes, etc. — Ne les écoutez pas : ils vous feront perdre votre temps et vous induiront en erreur.

Ne jugez la communication que d'après elle-même, et non pas d'après sa source, car elle est bien souvent trompeuse. Soyez toujours très prudents, et n'acceptez rien à la légère.

Il ne faut pas plus considérer un conseil parce qu'il vient de ce côté, que s'il venait d'un ami terrestre. Notre condition de désincarné ne doit absolu-

ment rien ajouter à notre causerie. Nous ne sommes hélas ! ni plus savants, ni plus moraux.

Je ne parle pas, bien entendu, des esprits sages et élevés, des guides que vous avez aussi bien sur la terre que chez nous : Je parle de la majorité.

Or, on a le grand tort d'attribuer en général une grande importance d'écouter avec componction et soumission les avis de l'au-delà, parce qu'ils ont passé les murailles. Cela ne doit pas être. Traitez-nous comme si nous étions encore vos camarades terrestres, car la mort, je le répète, ne donne, du jour au lendemain, ni la sagesse ni la moralité.

— Il faut juger, choisir et adopter en toute liberté, de quelque côté que viennent les conseils.



Ne demandez jamais à l'au-delà des conseils pour vos affaires terrestres ; vous avez, pour les résoudre, *votre jugement* et votre *liberté*.

Ne lui demandez pas la solution des grands problèmes métaphysiques ou l'explication des lois de l'univers et des secrets de la nature.

Vous ne connaîtrez — et nous ne connaissons nous-mêmes — les premiers que plus tard ; — ils nous sont inutiles aujourd'hui. — Quand aux seconds, c'est par votre travail *seul* que vous devez les découvrir. — Vous en découvrez chaque jour de nouveaux, et le progrès intellectuel marche à grands pas.

Le progrès moral doit le suivre.



La demande d'effets physiques — *de quelque nature qu'ils soient*, — fait toujours venir auprès de vous une foule d'esprits de toutes les catégories, mais qui sont loin d'être supérieurs.

La raison en est simple. D'abord, les Esprits élevés ne sont plus dans votre ambiance : — ils ne *peuvent pas vivre* dans votre lourde atmosphère : leurs fluides sont d'une nature spéciale, et ne peuvent s'allier avec les vôtres pour produire une manifestation matérielle.

En outre, le mélange des fluides pourrait-il se faire, — et il se fait en certains cas, dans le cas, par exemple, de l'évocation et de la prière, — il est bien certain que ces Esprits ne s'amuseraient pas à manifester leur présence en frappant sur des meubles ou en faisant résonner des tambours.



Le but qu'ils se proposent, qui est d'instruire et de moraliser, ne serait nullement atteint, et les architectes de l'édifice de l'avenir laissent aux manœuvres le soin d'en établir les grossières fondations.



Ne recherchez donc pas ces manifestations.

Elles sont inutiles pour vous, et vous arriverez rarement à convaincre par elles ceux qui ne croient pas à l'existence de l'âme pour des motifs supérieurs. Ils chercheront à expliquer ces phénomènes par toutes sortes de raisons auxquelles, eux-mêmes, dans leur for intérieur, n'accorderont pas toujours une grande créance. Ils regretteront parfois de s'être trop avancés dans une négation bruyante, mais il faudra du temps avant qu'ils arrivent à accepter ce qu'ils auront bafoué.



Quoi qu'il en soit, ces manifestations ont leur grande raison d'être. — Leur répétition constante dans tous les pays et dans tous les milieux forcera beaucoup d'Esprits incarnés à sortir de leur torpeur, et les amènera à réfléchir. Enfin, ces faits extraordinaires finiront par éveiller l'attention des savants et par les convaincre que l'homme est entouré de mystères, ou plutôt de choses inconnues, qu'il ne tient qu'à lui d'étudier et de reconnaître.



Les âmes qui ont franchi les régions entourant la terre, communiquent avec vous directement d'âme à âme, quand les médiums sont aptes à ce genre de communications.

Elles envoient leurs pensées par *des rayons*, véritables dépêches qui sont instantanément et *inconsciemment* traduites par le médium.

— Quand le cerveau de ce dernier ne peut pas les comprendre et les traduire, les guides se servent d'Esprits inférieurs qui peuvent agir plus facilement sur les organes du sujet, et qui sont ainsi de véritables interprètes. Mais il arrive souvent que ces communications, obligées de suivre une filière compliquée, ne rendent pas toujours d'une façon complète la pensée de celui qui les dicte.



Lorsque les guides pensent qu'une manifestation physique est nécessaire, ils se servent des mêmes esprits dont les fluides lourds et grossiers s'allient

facilement à ceux des médiums, et par eux toute sorte de phénomènes physiques peuvent être produits.

Mais si ces phénomènes ne sont pas dirigés par des Esprits Bons, ils peuvent devenir dangereux et on doit éviter de les provoquer.

∴

Les phénomènes de matérialisation et d'incarnation ne sont jamais produits que par des esprits très peu avancés, mais qui sont parfois guidés par des intelligences supérieures dans le but de frapper les imaginations et d'amener les chercheurs à étudier. Tous les moyens sont mis en œuvre pour prouver notre existence.

Ces faits ne doivent être provoqués et examinés qu'avec la plus grande prudence, et toujours dans un but élevé. Leur abus présente pour les médiums des dangers que vous ne soupçonnez pas.

∴

Quand vous désirez entrer en relations avec le monde invisible, n'appellez jamais que vos guides, et remettez-vous-en à eux du soin de diriger la communication.

Ils vous donneront, sans que vous les demandiez, tous les conseils moraux qui vous sont nécessaires pour bien diriger votre vie. — Ils vous amèneront ceux que vous avez aimés quand le moment sera venu ; c'est-à-dire quand ces derniers seront suffisamment éveillés à l'autre vie pour pouvoir venir près de vous sans souffrance.

Ils vous amèneront aussi des Esprits malheureux qui seront préparés à recevoir vos consolations et vos conseils, et auxquels alors vous pourrez faire un véritable bien. — Vos grands amis, du reste, vous guideront dans la marche à suivre pour arriver à un bon résultat. — Enfin, ils élèveront autour de vous un véritable mur fluide pour éloigner les mauvais qui pourraient avoir sur vous une pernicieuse influence.

∴

Dans ce voyage vers l'inconnu, vous avez besoin d'être constamment guidés, — d'abord, pour éviter les nombreux pièges qui peuvent vous être tendus et, dans beaucoup de cas, pour ne pas faire souffrir inconsciemment ceux que vous appelez.

Les nouveau-nés de nos régions, qui ne sont pas encore en possession de leurs moyens, sont très sensibles aux fluides que vous émettez, et un appel trop brusque et intempestif peut les frapper douloureusement. Comme nous vous l'avons déjà dit, il faut qu'ils dorment en repos pour que la transformation s'opère sans souffrances et sans heurts. — Les souvenirs de la terre, fugitifs mais encore imparfaitement voilés, sont parfois bien douloureux : il ne faut pas les réveiller.

L'être souffrirait comme l'enfant que vous empêcheriez de dormir.



Vous voyez les bienfaits et les dangers de la communication. Soyez donc prudents et sages, et n'évoquez jamais, pour passer un moment et pour vous distraire, ceux que vous appelez les Esprits souffrants et qui sont en multitude innombrable autour de vous.

Nous le répétons encore, il y a presque toujours un danger et pour eux et pour vous.

La plupart de ces Esprits, encore attachés à la matière, ne demandent qu'à s'y replonger de plus en plus : — ils ne voient pas encore au-delà ; — et en favorisant ce désir, *vous retardez leur dégagement, et par suite leur progression.*

En outre, ce sont en général des puits de mensonges, et quels moyens avez-vous de contrôler leurs paroles ? — Pour employer votre langage de la terre, ce sont des mendiants qui chercheront à brûler votre grange si vous les accueillez.

— N'oubliez pas, du reste, que vous avez, sur terre, bien assez d'occasions de faire le bien physiquement et moralement ; consacrez-y toutes vos facultés.

— Employez-y tout votre temps et ne vous mettez jamais à la légère en communication avec des êtres invisibles auprès desquels vous êtes aveugles, sourds et complètement liés.



Laissez-nous vous donner un dernier conseil.

— Ne cherchez jamais, par des pratiques extraordinaires, à aller dans le monde invisible. Le but qu'on se propose peut être bon, mais le chemin à suivre est des plus dangereux ; en outre, les moyens d'investigations que vous auriez dans ces conditions seraient bien peu sûrs.

— Vous développerez naturellement cette faculté en faisant du bien autour de vous. Et lorsque vous serez aussi parfaits qu'on peut l'être sur cette terre, alors, pendant votre sommeil, vous vous dégagerez facilement des liens

terrestres, et vous pourrez faire du bien à ceux qui souffrent là-haut.

Ce n'est que par la prière et par une vie d'abnégation et de dévouement, que vous arriverez à ce résultat de pouvoir, — alternativement pendant la veille et pendant le sommeil, — apporter sans cesse à tous, incarnés et désincarnés, un secours des plus puissants.

∴

Les privations, les jeûnes, les mortifications de toutes sortes, sont des moyens qui peuvent parfaitement aboutir à un résultat contraire à celui qu'on se propose.

— La pensée trop tendue vers le haut peut amener le dégagement, mais aussi l'obsession.

∴

N'usez pas de ces moyens pour aller sur un autre plan, et gardez votre équilibre et votre clairvoyance pour celui que vous habitez. Quand vous serez sur celui-ci, d'autres facultés se développeront que vous ne devez pas travailler actuellement.

— Chaque chose doit arriver en son temps ; et les imprudents qui veulent vivre sur les deux plans à la fois, ne vivent bien ni sur l'un ni sur l'autre.

∴

Vivez sobrement pour que l'animal ait sa circulation calme et ses nerfs apaisés ; mais conservez le plein exercice de votre vie matérielle, pour que l'Esprit ait son outil dans toute sa perfection.

— A moins de missions spéciales qui exigent une lucidité et une orientation surhumaines, restez chez vous, et mettez-vous toujours dans les meilleures conditions physiques pour accomplir votre humble besogne.

∴

L'Esprit, tant qu'il sera homme, c'est-à-dire uni à un corps matériel, ne pourra jamais sortir sans danger de la sphère d'action des facultés qui lui sont départies, et qui sont limitées par ses organes. Pourquoi donc vouloir aller plus vite que ces facultés le permettent ?

Travaillez-les et vous aurez de l'ouvrage. Acquérez tout ce qu'elles peuvent supporter de savoir, et vous aurez à apprendre pendant toute votre vie.

Quant aux choses d'en haut, — quant aux grands problèmes de l'âme, à ses origines et à ses fins, ne nous en demandez pas la solution ; nous ne la

connaissions pas plus que vous, et comme vous, pauvres éclopés d'hier, nous devons attendre, pour pouvoir les comprendre, que l'amour fraternel, et l'amour divin aient arraché de nos yeux le bandeau qui nous cache les splendeurs de notre avenir et... heureusement... les horreurs de notre passé.

La dernière d'Eusapia Paladino

AU CERCLE ALLAN KARDEC

C'est le samedi soir, 1^{er} février, que le célèbre médium napolitain a donné sa dernière séance psychique dans le salon du Cercle international spirite de la rue Saint-Jacques. Les lecteurs de la *Revue* ont déjà lu le compte rendu, fort sincère et exact, que leur a donné, le mois dernier, M. Chevreuil, vice-président, des quatre premières soirées offertes par Eusapia.

J'aurais, conséquemment, pu me dispenser de raconter d'une façon moins bien présentée, je l'avoue, une autre séance où les faits, plus précis peut-être, ne sont pas nouveaux ; mais ayant écrit il y a plus d'un an, à cette même place, *la dernière de Miller*, il m'a semblé de mon devoir d'écrire comme pendant *la dernière d'Eusapia*.

A l'heure actuelle, tous les sociétaires du Cercle Allan Kardec qui n'ont pas été empêchés, ont, tour à tour, reçu une invitation par ancienneté d'inscription pour les séances payées à l'aide des ressources pécuniaires modestes encore du cercle. Une séance supplémentaire, où nos dernières cartouches ont été brûlées, a désigné au sort les membres non invités jusque-là ; enfin, d'autres moins favorisés ont pu venir voir le médium *pro pecunia*.

Je puis écrire que tous ceux qui sont venus se sont retirés pleinement satisfaits, à l'exception cependant de deux jeunes docteurs qui, par profession, par devoir, disons-le, ne pouvaient ou ne voulaient point se rendre à l'évidence de faits extraordinaires inexpliqués et les ont traités de « tours truqués et d'habile prestidigitation ».

Une chose surprenante est qu'à chaque séance, le nombre des assistants qui a été de quinze en moyenne eût pu être facilement doublé si l'on n'eût craint qu'une telle affluence eût fait tort au médium. Plus de soixante personnes ont entouré successivement Eusapia Paladino. Si quelques-unes d'entre elles avaient emporté le doute ou la certitude d'avoir été trompées, elles l'eussent proclamé sans crainte *urbi et orbi* et le résultat naturel de ces plaintes eût été d'arrêter ceux qui s'inscrivaient et attendaient leur tour avec une fébrile impatience. Au lieu de verser pour une soirée spirite d'Eusapia Paladino 25, 40, 50 francs et 100 comme l'ont fait de nombreux assistants et un anonyme, n'eût-il pas été plus sage d'aller, moyennant 5 francs,

assister à une représentation bien plus variée et amusante de Robert Houdin?

On a trop parlé, depuis quinze ans, du médium Eusapia Paladino qui s'est livré aux savants les plus connus de France, d'Italie, de Russie, d'Allemagne et d'Angleterre pour que je réédite ici les opinions diverses, louangeuses ou calomnieuses, émises partout où cette femme étrange a transporté sa simplicité, son ignorance d'elle-même, son caractère brusque, entêté et loyal, et exhibé des pouvoirs incompréhensibles nés avec elle, puisque, nous disait-elle un soir, dès l'âge de sept ans, il lui suffisait de placer la main sur une table ou un meuble pour qu'il s'y produisit ces coups frappés désignés sous le nom de *raps* par nos voisins d'outre-Manche et que l'on a admis partout.

Toute sa vie elle fut avertie des faits importants tristes ou heureux qui lui advinrent, et elle est de nature légèrement superstitieuse.

Avec l'âge, les pouvoirs du médium italien n'ont rien perdu de leur puissance; mais, depuis qu'elle a dépassé la cinquantaine (Eusapia a cinquante-trois ans), il y aurait peut-être à constater, par les témoins si experts des belles séances auxquelles assistèrent autrefois le Dr Richet, le colonel de Rochas, Aksakoff, Okorowich, l'astronome Flammarion, le baron de Watteville, *e tutti quanti*, non une diminution de force mais peut-être un ralentissement dans la production des phénomènes.

Ainsi que l'a dit notre ami Chevreuil, Eusapia vint franchement à nous après avoir terminé à l'Institut psychologique l'engagement pour lequel elle est venue de Naples à Paris. Conduite par nos deux vice-présidents, MM. Chevreuil et le commandant Thirion, Eusapia visita notre salon, indiqua l'installation du rideau à placer dans l'angle qu'elle choisit, donna le modèle d'une table en bois blanc entièrement chevillée, puis nous promit une séance... peut-être deux, et elle nous en a donné six !

J'avais eu la bonne fortune, en mai 1907, d'assister, pour la première fois, chez M. Youriévitich, directeur de l'Institut psychologique, en son salon, et en plein jour, les rideaux joints afin d'atténuer la lumière trop vive, à une séance d'Eusapia. J'y avais vu tous les phénomènes qu'elle a reproduits et multipliés à nos soirées à la lampe du gaz enveloppée de papier rouge.

La plume me démangeait fort alors; j'aurais tant voulu raconter à nos lecteurs tout ce dont j'avais été témoin, mais j'avais donné ma parole de n'en rien écrire et si ma plume demeura sèche, ma langue bien humectée raconta partout ce dont mes sens avaient été frappés.

Ce jour-là, j'avais pris un masque aimable, un visage sympathique, et Eusapia dont j'avais contrôlé la main et le pied gauches, ce qui était bien inutile avec tant de lumière, m'avait dit de bonnes paroles et nous nous étions quittés en amis désireux de se revoir. Dès son arrivée, il y a deux mois, je courus donc la voir, et la trouvai triste. Les séances de l'Institut la fatiguaient

et elle se plaignait amèrement, dans son langage pittoresque franco-italien, d'y être toujours attachée à la patte « dextra », à la patte « senestra », à la mano ici, à la mano là, « e al collo così e così (et au cou comme ci, comme ça)... e il sonaglio sempre ! (et toujours la sonnette électrique !) »

J'ignore, et tout le monde avec moi, quels résultats a obtenus le comité de l'Institut psychologique. Je ne doute pas qu'avec un contrôle si scientifique, si mathématique, le moindre geste du médium n'ait été enregistré, mais aussi je pense que ces entraves à la liberté d'Eusapia ont privé ces Messieurs de bien des phénomènes. Aussi promis-je à la Napolitaine que, sauf le contrôle très sévère exercé sur ses mains et ses pieds, elle n'aurait à redouter chez nous ni fil électrique, ni cordes, ni timbre enregistreur.

Parlons donc enfin de cette ultime séance qui, de l'avis de M. Chevreuil et de deux dames qui assistaient pour la troisième fois à une soirée de Paladino, a été la plus belle et la plus convaincante de toute la série.

Les assistants ne sauront m'en vouloir de donner leurs noms afin d'appuyer mon témoignage très désintéressé. Tous ont payé pour voir Eusapia, qu'ils me pardonnent de les dénoncer :

M. Chevreuil, artiste peintre et homme de lettres, vice-président du Cercle Allan Kardec, et M^{me} Chevreuil ;

M. Fauconnet, ingénieur, et M^{me} Fauconnet ;

M. Jarry des Loges, astronome ; M. Lancelin, homme de lettres ;

M^{me} la générale Goiran ;

M. le lieutenant de vaisseau Broquet ;

M^{me} Pizot-Hawart ;

M^{me} la comtesse de Pillet-Will ;

M^{me} la baronne de Fagel ;

M^{me} la comtesse de Servoule, excellent interprète italien qui a connu Eusapia à Naples ;

M. Caron, chimiste ;

M^{lle} Nina, belle-sœur d'Eusapia ;

Et le commandant Mantin, président du Cercle.

On ne saurait dire que cette assistance, composée au hasard, fût une réunion de gens ignorants et crédules.

Comme Eusapia était très en retard, M^{me} la comtesse Pillet-Will offrit son automobile pour l'aller quérir. A son arrivée elle parla en sa langue maternelle avec M^{me} de Servoule et la générale Goiran puis, après qu'elle eût serré la main de tout le monde à la bonne franquette, je la conduisis au petit salon du fond séparé de la salle des réunions et des conférences par un vaste et lourd rideau de quatorze mètres carrés de surface.

C'est désormais le « cabinet d'Eusapia » de qui il conservera le nom et où elle a promis de revenir chaque fois que Paris l'attirera de nouveau. Vingt

chaises, la table du médium et le rideau d'angle y ont été placés sur ses indications, je crois l'avoir dit.

Sous le rideau on avait déposé un petit guéridon, une mandoline, une sonnette, une balle élastique et, sur une chaise, un plat en zinc rempli de mastic amolli au cas où un invisible y voudrait laisser une empreinte quelconque.

Eusapia s'assied non sous le rideau mais devant, le dos près de l'ouverture qui sépare en deux le rideau de lainage noir léger recouvert d'un baldaquin.

Elle a, devant elle, la table qui doit s'élever, frapper des pieds ou produire les raps divers dont la cause est si étrange.

M. l'ingénieur Jarry des Loges contrôla, deux heures durant, la main et la jambe droites du médium, et moi ses membres de gauche, après nous être bien recommandé de veiller scrupuleusement à rendre impossible le rapprochement des deux mains d'Eusapia, qui a été souvent accusée de tricher en faisant, avec une fine habileté, tenir une seule main par les deux contrôleurs, tandis que l'autre, alors que la lumière est très faible et permet ce subterfuge, peut, le bras allongé, saisir un des objets placés derrière le rideau ou faire des attouchements à ses voisins les plus proches. A la table M. Lancelin s'assied à la droite de M. des Loges et M. l'ingénieur Fauconnet à ma gauche.

Eusapia, après deux jours de repos, se trouvait en bonnes dispositions psychiques ; notre contrôle, je l'affirme, ne s'est point endormi un seul instant et, dix fois au moins, durant la séance et au cours des manifestations, le médium, de lui-même, cria en montrant ses mains dans les nôtres sur la table ou en l'air : Contrôle ! afin que M. l'astronome et moi pussions bien affirmer que chacun tenait la main qui lui était confiée et que toute suspicion était impossible.

Plusieurs fois même nos voisins de table allongèrent leurs bras pour tenir également les mains d'Eusapia qui accepta avec complaisance ce double contrôle.

La lévitation de la table, toute neuve, apportée le 1^{er} février par M. Jarry, et faite exprès pour deux séances données chez lui, se produisit cinq ou six fois sans aucun contact de mains, nos pieds ne quittant pas ceux du médium. M. le lieutenant de vaisseau Broquet s'étant baissé deux fois a affirmé voir les quatre pieds de la table bien libres.

Les coups frappés de plusieurs manières comme par des mains de dimensions différentes établirent entre les invisibles et nous une sorte de dialogue que les séances précédentes avaient rendu compréhensible. Cinq coups ont toujours signifié : *trop de lumière*. On baisse alors le gaz, ce qui a eu lieu trois fois, depuis la lumière assez grande sous papier rouge jusqu'à cette demi-obscurité à laquelle s'habituent peu à peu les yeux de tous les assistants.

Lorsqu'on a exécuté l'ordre donné trois coups nets bien rythmés semblent dire à n'en pas douter : « *Très bien comme cela.* »

Après des minutes d'attente, qui paraissent longues dans le silence, l'invisible frappe quatre coups que nous interprétons : « *Patience, le phénomène va se produire* », et il a lieu en effet.

Que s'est-il donc passé de merveilleux ? Il est temps de le dire. D'abord une main d'enfant apparut entre les rideaux sur la tête d'Eusapia qu'elle caressa ; ce phénomène se renouvela trois fois alors que les contrôleurs peuvent affirmer que chacun tenait une main de Paladino.

Le rideau gonflé par un souffle vraiment éolien qui se produit dans l'intérieur du cabinet envoya deux fois le tissu léger sur le médium et sur moi qui en fûmes voilés. Je prie les sceptiques de m'expliquer ce phénomène à leur façon ; il est visible de tous les assistants dont plusieurs accusent la fraîcheur de l'air sortant du cabinet.

Quand les manifestations s'accélérent ou sont en préparation, le système nerveux d'Eusapia est surexcité ; elle s'agite sur sa chaise, elle presse nos doigts, elle cherche à dégager ses mains, sa gorge produit des hoquets, elle exhale des plaintes, quelquefois elle nomme des invisibles et leur parle. C'est le moment de redoubler d'attention au contrôle de ses membres.

Alors commencent les attouchements de mains sous le rideau. Coups donnés caressants ou fermes du côté droit d'Eusapia, sur le dos, les épaules et la tête de M. Jarry des Loges, et à gauche au même instant sur moi et cela avec fréquence. Je suis attiré dans le rideau, deux grandes mains me saisissent par le cou et une tête dont j'ai senti les lèvres m'embrasse doucement. Puis une main furtive qui passe par-dessus l'épaule d'Eusapia dont nous tenons les membres, ouvre ma jaquette, fouille dans ma poche, en tire mon portefeuille, l'y remet, déboutonne mon gilet cherchant peut-être mon lorgnon qu'à une précédente séance on avait subtilisé puis replacé sur mon nez deux minutes après. Cette main, que M. l'ingénieur Fauconnet a tenue, est une main droite, ce qu'il est essentiel de préciser alors que M. des Loges interpellé par moi m'affirme tenir la main droite d'Eusapia. Il serait donc oiseux dans le cas présent de prétendre que le médium, dont le buste est immobile, puisse permettre à sa main droite de s'allonger démesurément derrière sa tête et venir jusqu'à ma poche gauche. Soutenir pareille thèse serait absurde.

Il est à noter qu'une blessure reçue à la tête par Eusapia a pu affaiblir son côté droit, car les plus beaux phénomènes, et en général les matérialisations, se produisent plus fréquemment à sa gauche.

Le guéridon mis sous le rideau a été poussé hors du cabinet puis soulevé et hissé sur la table où je l'ai mis sur ses pieds. Un quart d'heure après l'un des assistants l'a pris et présenté au rideau où il a été saisi et repris par un

bras vigoureux qui l'a replacé à terre. La mandoline, décrochée du clou où je l'avais suspendue à l'aide d'un cordon de caoutchouc que m'avait donné M. Lancelin, a été présentée au-dessus de la tête du médium puis couchée sur la table après avoir été grattée peu harmonieusement, l'instrument n'étant pas accordé ce soir. A une séance antérieure, sous le rideau, une petite mélodie, phrase musicale courte mais juste, avait été jouée par une main qu'il serait audacieux ou plutôt bienveillant d'attribuer à Paladino. La sonnette a été présentée deux fois au coin du rideau, contre le mur par une main très visible. La balle élastique, certainement ignorée d'Eusapia, et qui devait avoir roulé par terre quand le guéridon s'ébranla, fut évidemment ramassée sous le rideau et lancée par une main d'enfant que plusieurs dames ont signalée.

Du côté droit, des mains de diverses grandeurs ont tour à tour caressé ou frappé MM. Chevreuil, Broquet, Jarry des Loges et M^{me} la générale Goiran.

Enfin, Eusapia poussant des plaintes entra peu à peu en transe et j'appelle l'attention de tous les assistants en réclamant le silence. C'est alors que se produisirent avec trois dames que les sceptiques qualifieront d'hallucinées les belles manifestations que voici : M^{me} la générale Goiran fut deux fois prise par une main et attirée sous le rideau, la première du côté droit du médium, la seconde à sa gauche près de moi. Elle déclara presser une main chaude, et avoir reçu d'une bouche tiède un baiser déposé sur sa joue ou sur sa main, j'ai oublié ; elle insista, en priant l'invisible de laisser échapper de ses lèvres le nom d'un être cher et regretté, mais elle dut se retirer sans avoir la satisfaction d'emporter cette douce satisfaction.

J'ai prié la seconde dame, M^{me} Pizot-Hawart, de me dire ses impressions personnelles afin de les traduire très exactement : « La première fois que je me suis approchée du rideau, me dit-elle, j'ai vu tout près de moi une vive lueur et la petite sonnette que j'avais à la main m'a été presque arrachée. Puis je me suis sentie repousser par plusieurs mains.

« Une deuxième fois, près d'Eusapia, j'ai eu la sensation d'un air glacial qui m'enveloppait. Au même instant une petite main semblant venir du fond du cabinet a saisi doucement la mienne, tandis qu'à ma gauche j'ai senti un corps tout entier : la tête s'est approchée de mon visage et j'ai entendu à l'oreille le nom d'un être très cher. A la question que je lui posai : « Es-tu heureux ? » la même voix a murmuré : « Oui ! » et comme je demandais encore : « Peux-tu me dire quelque chose ? » un baiser retentissant sur ma joue gauche a été sa réponse. Pour que le médium me donnât ces caresses, il eût fallu qu'il échappât au contrôle de M. l'ingénieur et du président, or au même instant ils affirmèrent qu'il était presque inerte et endormi.

« Ma main droite était toujours amicalement pressée par la petite main qui semblait vouloir me rassurer. Je l'ai alors portée à mes lèvres et bai-

« sée à plusieurs reprises ; cette main délicate avait des doigts frais et délicats. »

Tous les assistants avaient bien constaté chez M^{me} Pizot une certaine émotion, mais calme comme une personne sûre de ce qu'elle vient de voir, elle regagna sa chaise.

Puis ce fut le tour de M^{me} Fauconnet, femme de l'ingénieur assis à ma gauche. Craintive et tremblante elle n'osait approcher du rideau. Mais encouragée par son mari et par M^{me} Goiran, elle fit un pas et poussa un cri d'effroi en se sentant saisie. Mais aussitôt elle parla à un être qui entourait sa tête de deux bras... C'était sa mère. Une scène attendrissante, qui dura quelques minutes, fut constatée par tous les assistants. On put entendre les sanglots de la fille en même temps que les baisers et les soupirs de la mère. Il faut avoir vu et entendu cela comme moi en tenant la main d'Eusapia dont la tête reposait sur la table pour être convaincu que si parfois elle a triché pour toucher le bras de ses voisins, le 1^{er} février elle a produit de belles manifestations. Je crois à l'extériorisation de la motricité, je veux même admettre, ainsi que le pense M. l'astronome Jarry des Loges, que parfois Eusapia peut remplacer dans nos mains sa main corporelle par une main fluide, ce qui serait déjà un joli phénomène, mais supposer qu'à l'aide d'une main libérée elle peut simuler ou créer un corps, des bras, une tête, des lèvres, des baisers tièdes, c'est de la démente.

Nous sommes tous sortis du Cercle, ce soir-là, émus et convaincus ; et Eusapia anéantie, épuisée, après avoir bu un verre d'eau fut mise en voiture avec sa jeune belle-sœur, la signorina Nina, et reconduite rue Monsieur par l'ingénieur et M^{me} Fauconnet.

Le lendemain de cette belle séance, M. Chevreuil vint m'informer que l'empreinte d'une petite main de femme avait été constatée dans le mastic. A la réunion suivante nous avons prié toutes les dames de mettre leurs mains dans du mastic, mais aucune n'eut la force de produire une empreinte aussi petite et aussi nette. Serait-ce la main fluide d'Eusapia ? *Chi lo sa ?*

A quoi tout cela sert-il ? me demandait une dame très pieuse qui avait écouté le récit de cette séance. Êtes-vous plus avancé ? — Oui, madame, ces phénomènes nous démontrent que la mort n'est qu'un mot, et pendant que vous pleurez sans cesse un être cher dont vous couvrez la tombe de fleurs, pendant que, doutant de la bonté de Dieu, vous prodiguez l'or pour faire dire des messes pour le repos de son âme, nous spirites, nous avons la certitude de l'avoir tenu dans nos bras et d'avoir reçu de ses lèvres un baiser consolateur. Si vous me démontrez que c'est de la folie, avouez que si elle est inguérissable du moins elle nous est bien douce.

LÉOPOLD DAUVIL.

J'avais terminé ce compte rendu lorsque j'ai reçu de M. le lieutenant de vaisseau Broquet, sur cette séance d'Eusapia à laquelle il avait assisté, les observations suivantes que je me fais un plaisir d'ajouter à mon récit parce qu'elles sont écrites avec indépendance et confirment mon opinion.

L. D.

Paris, 5 février.

Mon cher Commandant,

Pendant la séance du samedi 1^{er} février, à laquelle vous aviez eu l'extrême obligeance de me convier, et je profite de cette occasion pour remercier vivement les membres du Cercle Allan Kardec et leur Président de leur aimable hospitalité, j'ai pu constater d'une façon qui me paraît défier toute critique les faits suivants. Les conditions d'éclairage se trouvaient telles que le médium et tous les membres du groupe étaient visibles très distinctement ainsi que les quatre pieds de la table.

1^o Des coups furent frappés à l'extrémité de la table opposée au médium sous l'endroit marqué par la main de l'un des assistants. Pendant le phénomène, répété à plusieurs reprises et à divers endroits de la table, je me suis assuré que le médium ne le produisait pas avec le pied ; la lumière relativement forte qui régnait me permettait d'en avoir l'assurance absolue.

2^o Plusieurs lévitations complètes de la table eurent lieu ensuite d'une durée maxima de quinze à vingt secondes. Les mains du médium étaient visibles à quelques centimètres au-dessus de la table, ses genoux ne bougeaient pas, ses pieds étaient contrôlés et pourtant on la vit se soulever plusieurs fois presque horizontalement, légèrement penchée vers le médium, à une hauteur de 25 à 30 centimètres du sol.

3^o Gonflement du rideau. Ma position contre ce rideau et derrière le contrôleur de la main gauche d'Eusapia m'a permis d'observer particulièrement bien ce phénomène. Je voyais entièrement Eusapia qui touchait à peine du dos au rideau, elle ne bougeait pas, ses deux mains étaient visibles sur la table, ses genoux se distinguaient parfaitement et ses pieds étaient contrôlés ; dans ces conditions, plusieurs fois de suite, le rideau se gonfla près de moi, à me toucher, à environ 50 ou 60 centimètres du médium. J'ai constaté à l'endroit le plus gonflé la présence d'un corps dur. Fortement intrigué j'ai passé la tête dans le cabinet par la fente latérale du rideau, et favorisé par la position de la lampe de muraille qui se trouvait éclairer entièrement et momentanément ce cabinet par l'ouverture du rideau de l'autre bord, j'ai pu constater que personne n'y avait pénétré.

4^o Une mandoline avait été attachée au fond du cabinet par le Président, contre la muraille, du côté gauche du médium, qui, je m'en suis assuré,

n'aurait pu la saisir qu'à la condition de quitter sa chaise ou de se pencher de telle sorte que, son corps étant horizontal, sa tête se serait trouvée à hauteur de mes genoux. J'ai pourtant entendu toucher à cette mandoline, bien qu'au même moment Eusapia restât assise presque droite sur sa chaise ; la lumière était suffisante pour que je puisse la distinguer entièrement et constater ses mouvements. Puis la mandoline me fut présentée par la fente de gauche du rideau : au lieu de la prendre je portai vivement la main en avant et je sentis une main qui la tenait et qui se retira avec force comme je la saisisai, me laissant la mandoline sur les genoux.

Je n'insiste pas sur les autres phénomènes de cette séance, que d'autres que moi ont pu constater, mais qui m'ont moins frappé parce que je n'ai pas pu les contrôler avec autant de rigueur que les précédents et parce qu'ils se produisaient dans un rayon d'action plus immédiat du médium. J'ai vu entre autres deux phénomènes lumineux d'ordre différents : une tache lumineuse diffuse, à forme de toute petite main, partant de la tête d'Eusapia, a décrit une courbe descendant vers le bras et s'est fondue à la hauteur de sa taille ; un point lumineux, beaucoup plus vif au contraire, s'est déplacé horizontalement dans le cabinet un peu plus haut que la tête du médium. Enfin un guéridon et les deux objets qu'il supportait, une balle en caoutchouc et une sonnette, placés au fond du cabinet, ont été soumis à des déplacements nombreux.

Après les phénomènes ci-dessus on fit l'obscurité absolue, et l'étude des suivants, quelque merveilleux et émouvants qu'ils fussent pour la plupart des assistants, devint impossible pour moi à faire d'une façon sérieuse. Les quatre premiers relatés plus haut, me permettent cependant d'affirmer qu'Eusapia a dû agir à distance pour les produire ; le quatrième me prouve que cette action a lieu quelquefois par l'intermédiaire d'une main *fluidique probablement*.

Mais je ne veux pas entrer dans la discussion des faits et je me contente de vous exposer brièvement ceux dont j'ai été témoin pendant cette intéressante séance. Je termine, mon cher Commandant, en vous renouvelant mes remerciements ainsi qu'aux membres du Cercle, et en vous priant d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

BROQUET.

Le mystère de Maxwell

On sait que M. J. Maxwell, docteur en médecine, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, a publié un volume sur *Les Phénomènes psy-*

chiques, qui en est à sa troisième, peut-être quatrième édition. Dans cet ouvrage, l'auteur reconnaît, comme tous ceux qui ont bien voulu prendre la peine de les examiner, la réalité des faits spirites ou psychiques ; mais il reste dans l'incertitude et l'indécision en ce qui regarde la cause de ces faits. C'est ce dont on peut se rendre compte par les conclusions que présente M. Maxwell à la fin de ses recherches.

« En résumé, dit-il, une observation attentive des faits montre que dans les phénomènes psychiques on constate l'émergence de personnifications qui peuvent être des personnalités secondes, mais qui, dans les cas véritablement nets, présentent des caractères particuliers et semblent avoir des informations inaccessibles à la personnalité normale. Elles peuvent coexister avec celle-ci sans qu'aucun trouble ne se manifeste dans les sphères sensitive ou motrice ; dans d'autres cas, elles empiètent sur la personnalité normale qui peut soit ne perdre que l'usage et la sensation d'un membre, soit être dépossédée de plusieurs. Enfin, la personnification peut envahir tout l'organisme et aboutir à l'incarnation qui est un phénomène d'apparente possession. Quand elle atteint ce développement maximum, la personnification manifeste une autonomie remarquable et paraît beaucoup moins suggestible que dans les études intermédiaires de son évolution.

« Que sont exactement ces personnifications ? Je n'en sais rien. Le problème qu'elles soulèvent dans certains cas est extrêmement difficile à résoudre. Elles ne me paraissent pas être ce qu'elles prétendent être. Est-ce une conscience collective ? Est-ce une illusion ? Est-ce un esprit ? Tout est possible, rien n'est certain pour moi, sauf cependant une chose, c'est qu'il ne faut pas s'y fier.

« Je dis ceci pour les spirites qui ont une tendance à croire aveuglément tout ce que disent certains de leurs bons esprits. Ils peuvent se tromper s'ils ne nous trompent pas. Il ne faut jamais s'abandonner à leur direction : il faut toujours ne se laisser guider que par la raison et le jugement critique. Il ne faut pas être trop crédule. »

Je ne discuterai pas ces conclusions, cela m'écarterait de mon but : rien que la définition de ce qu'entend M. Maxwell par le mot « personnification » me mènerait loin. Je constate seulement que l'auteur ne répugne pas à envisager l'hypothèse de l'*esprit*. Il ne l'adopte pas et il a raison puisqu'il n'en a pas eu la preuve, mais il ne l'écarter pas. C'est tout ce que nous demandons.

M. Maxwell termine son résumé en donnant aux spirites de bons conseils dont nous le remercions, quoiqu'ils soient inutiles, car il y a longtemps que les vrais spirites savent s'ils doivent se fier aux esprits, s'abandonner aveuglément à leur direction. Mais il y a tant de demi-catholiques, de demi-lettrés, de demi-savants, qui s'imaginent trouver dans les esprits des guides infailibles en toutes choses, que les conseils de prudence ne sont jamais superflus.

A l'appui de ses conseils et de ses avertissements aux spirites, M. Maxwell cite, sous le titre: *Un mystère*, un fait, ou plutôt une série de faits, sur lesquels un correspondant m'a demandé avec insistance mon opinion. Il n'y a peut-être pas grande utilité à ce que je donne mon avis sur ce « mystère », mais je ne vois pas d'inconvénient à le livrer au public, si toutefois il peut l'intéresser. Résumons d'abord le mystère.



M. V... achète une statue de la Vierge, une *Mater dolorosa*. Au bout d'un certain temps, fatiguée sans doute de son immobilité, la dite statuette se met à « faire des siennes » ; entre autres, elle s'incline par deux fois sur son piédestal, devant M^{me} V... et sa bonne, comme pour les saluer. A partir de ce jour, elle tourne sur elle-même, elle se déplace, elle se jette sur le lit.

Que pensez-vous, dit mon correspondant, de ce phénomène merveilleux, miraculeux ?

Mon Dieu, je n'ai pas d'opinion arrêtée sur ce point. Le phénomène est, en effet, merveilleux ; mais il y a dans la nature tant de choses dont nous connaissons à peine le premier mot, qu'il ne faut jamais se presser de crier au miracle.

Ce que je puis dire, c'est que beaucoup de faits de ce genre sont mentionnés par les historiens. Ces mouvements spontanés de statues avaient souvent lieu dans les temples païens, si l'on en croit Pausanias et divers autres auteurs.

Ils ont continué de se produire, plus ou moins fréquemment dans les temples chrétiens, et même au dehors. Je n'en citerai qu'un exemple, mais il en vaut deux, puisque la statue se meut et parle.

Les hagiographes racontent que saint Bernard, passant tous les jours devant une statue de la Vierge, ne manquait jamais de lui dire : « Je vous salue, Marie. » Touchée de tant de politesse et de vénération, un beau jour la statue s'incline gracieusement et répond : « Je vous salue, Bernard ! »

Ces faits sont-ils réels, ou truqués, ou imaginés pour le besoin d'une cause quelconque ?

J'avoue que je n'ai jamais vu de statue saluer, marcher, ni parler. Je ne puis donc pas affirmer ; mais je ne puis non plus nier, pour plusieurs raisons.

D'abord, j'ai vu des phénomènes qui en approchent assez pour les rendre croyables : des mouvements de divers objets sans contact, et beaucoup de personnes en ont vu de plus forts que moi.

Ensuite, tant de gens, sans se connaître ni se concerter, ont affirmé des phénomènes de ce genre, qu'il serait peu prudent de les nier ; ce serait

manquer de la déférence que l'on doit à des témoins oculaires, jouissant de toutes leurs facultés.

Enfin, j'inclinerais même plutôt à croire que ces phénomènes sont réels et qu'ils ont été plus fréquents dans les temps primitifs qu'ils ne sont de nos jours. Ce sont eux, sans doute, qui ont donné naissance au fétichisme, théorie en hypothèse qui consiste à croire que des esprits (âmes des morts ou autres) peuvent résider de leur plein gré et même être fixés par nous dans des objets matériels, surtout dans des statues, dans des formes humaines.

Tous les peuples ont cru au fétichisme, beaucoup y croient encore. Il se peut très bien qu'il y ait un fonds de vérité derrière cette superstition.

Je pourrais en dire plus long à ce sujet, mais je m'abstiens, parce que j'irais peut-être trop loin ; en tout cas, je m'éloignerais trop de mon sujet. J'y reviens.

La statuette de M. V... fut brisée et remplacée par une autre, qui continua de produire des phénomènes analogues : « Placée sur le support, la nouvelle Vierge tourna trois fois le lendemain de son arrivée ; mais depuis elle resta complètement immobile. »

La merveille aurait été plus grande encore si la statue brisée avait été reconstituée, ce qui n'est peut-être pas impossible, puisque l'histoire rapporte un grand nombre de résurrections d'hommes morts, — *a fortiori* les statues pourraient-elles renaître, si l'on essayait bien.



Le mystère de Maxwell est double. Il s'est trouvé que la bonne de M. V... était somnambule, et qu'elle était guidée par l'esprit du père de M^{me} V... C'est cet esprit qui faisait mouvoir la statue, si l'on en croit la somnambule. Mais il ne se borna pas là et c'est ici le second mystère.

L'esprit du père de M^{me} V... donne d'utiles conseils à ses enfants et prend la direction de leurs affaires.

« Tes affaires, disait-il à son gendre, ne doivent plus te préoccuper, elles sont les miennes. C'est moi qui m'en charge, tu n'as qu'à obéir et à me satisfaire pour être récompensé. Tu peux te convaincre tous les jours que rien ne me serait facile comme de te combler de richesses ; mais si je te fais attendre, c'est que toi aussi tu m'as fait attendre longtemps avant de pouvoir te ramener vers moi. »

M. V... obéit et abandonna ses affaires à la direction de l'esprit, ou de la somnambule. Il s'en trouva bien longtemps, fit de bonnes opérations de bourse, non seulement sur les conseils, mais sur les injonctions formelles de son beau-père. Il acquit ainsi — très honnêtement, comme on voit, — une belle fortune ; mais, n'ayant pas su ou voulu s'arrêter à temps, la dernière

opération fut aussi mauvaise que toutes les précédentes avaient été bonnes et M. V... fut ruiné.

Est-ce par une conscience collective, par une « personnification », par une illusion ou par un esprit ? Quoi qu'il en soit, il fut ruiné, complètement ruiné. « Ainsi se termina cette longue et douloureuse histoire. »

« La personnification, conclut M. Maxwell, est sujette à des erreurs qui peuvent être dangereuses si l'on s'abandonne aveuglément à sa direction, comme trop de personnes sont tentées de le faire. »

Et mon correspondant me demande : Est-il possible, est-il vrai qu'un esprit ou une personnification puisse vous enrichir ou vous ruiner ? Voyez comme vous êtes imprudent et à quoi vous vous exposez, vous qui prêchez le spiritisme !

Ne vous emportez pas, mon cher correspondant.

D'abord, je ne prêche rien, pas plus le spiritisme qu'autre chose. Depuis une trentaine d'années, j'ai eu mille occasions de constater la réalité des faits spirites. Je l'ai dit et écrit non pas pour que les autres me croient sur parole, mais pour qu'ils fassent comme moi, qu'ils examinent. J'ai aussi dit et écrit que la théorie spirite était la seule rationnelle et capable d'expliquer ces faits. Si cela s'appelle prêcher, je puis assurer que ma prédication n'a pas produit grand mal, car, ne faisant pas de réclame, mes pauvres écrits ne se lisent guère.

Ensuite je vous dirai que le danger n'est pas bien grand : « plaie d'argent n'est pas mortelle » ; et, quand même elle le serait, ceux qui sont assez indéliçats pour employer de pareils moyens de s'enrichir ne m'intéressent pas beaucoup et paraissent bien mériter leur mécompte final.

Quant au fait lui-même, l'intervention des esprits dans nos affaires, non seulement il est réel, mais il est assez fréquent. Beaucoup de personnes consultent les somnambules et les médiums pour les opérations de bourse, et autres, pour les courses, etc. Tantôt elles obtiennent de bons « tuyaux », tantôt de mauvais, et toujours, autant que j'en ai pu juger, cela finit mal (1).

..

(1) *Le Journal du magnétisme*, dirigé par le baron du Potet, année 1858, contient, page 118, un fait du même genre que celui arrivé à M. V..., à propos de jeux de bourse et qui s'est terminé de la même façon, par la ruine de la joueuse. Voici la morale qu'en tire l'auteur de l'article, Henry Audigier : « Je la plains personnellement ; mais j'estime que son malheur est d'un exemple utile. S'il était vrai que la lucidité des somnambules fût constante, et que leur autorité fût infaillible, les gens qui les consultent joueraient à coup sûr et n'auraient qu'à mettre la main dans le sac pour y puiser à discrétion. Ce serait vraiment trop comode. »

Il faut plutôt dire que ce serait très incommode, car le moyen serait à la portée de trop de monde pour être efficace. L'infaillibilité des somnambules aurait d'ailleurs beaucoup

Pourquoi cela finit-il mal ?

Demandez-le aux « personnifications », aux « illusions », aux « consciences collectives. » Quant à moi, me servant de l'hypothèse spirite, voici comment j'explique ces faits.

Il y a beaucoup d'esprits qui, séparés de leur corps, restent, même longtemps, attachés aux choses de la terre, s'y intéressent et ne cherchent qu'à y prendre une part active, ce qu'ils ne peuvent que par l'intermédiaire des vivants.

Ces esprits agissent sur nous de diverses manières et à divers degrés, qui sont — ou du moins qui étaient jadis — bien connus des théologiens et des philosophes.

Dans certaines conditions, ces esprits peuvent voir ce qui se passe dans l'esprit des vivants et, d'ailleurs, ils peuvent juger souvent de nos pensées par nos actes.

L'esprit du père de M^{me} V... était de cette catégorie. Il aimait les jeux de bourse; il pouvait voir plus ou moins clairement dans l'esprit d'un baron de la finance à quelles spéculations celui-ci se livrerait et se régler là-dessus pour la direction de son gendre.

Mais le père V... n'était pas le seul boursicotier du monde des esprits. Beaucoup d'autres, comme lui, se livraient à ce jeu. Ces esprits luttent entre eux, comme les vivants; ils jouent à la hausse et à la baisse avec plus ou moins de succès; les uns gagnent, les autres perdent. Aucun n'est assuré de gagner toujours, car les esprits ne voient guère plus loin que nous-mêmes, surtout dans nos propres affaires.

« Il arrivait parfois à l'esprit, dit M. V..., de laisser échapper quelques exclamations comme des apartés, dont le plus fréquent était celui-ci : « QUELLE LUTTE ! »

La ruine de M. V... survint en 1870. L'esprit n'avait pas prévu la guerre, ce qui prouve qu'il n'était pas plus prévoyant ni clairvoyant que nous, car, bien qu'il fût aisé de comprendre que l'antagonisme entre républicains et impérialistes ne pouvait tarder de se résoudre et qu'il ne pouvait qu'aboutir à la guerre pour éviter ou ajourner la révolution, personne dans le monde officiel ne s'attendait à ce dénouement. Tous les discours, du trône, de l'autel, des corps diplomatiques, des corps législatifs de cette époque, ne parlaient et ne rêvent que de paix. L'esprit ne vit pas plus loin qu'eux, et M. V... apprit à ses dépens ce qu'il en coûte d'abdiquer sa raison et sa volonté dans l'espoir de gagner beaucoup d'argent.

d'autres inconvénients auprès desquels l'infaillibilité du pape n'est rien. La vie sociale deviendrait impossible. La Nature, ou son Auteur, a donc agi sagement en limitant cette faculté, en nous montrant ce qui est utile à notre perfectionnement moral et en nous cachant le surplus.

Voilà le mystère expliqué. Nous ne pouvons donc mieux faire que de nous unir à M. Maxwell pour dire aux expérimentateurs, qui croient aux *personifications*, aux consciences collectives, aux subliminaux, aux polygonaux ou aux esprits: « Ne vous abandonnez jamais à leur direction; ne vous laissez guider que par la raison et le jugement critique; ne donnez pas votre vie à vivre à un autre. »

ROUXEL.

M. Craddock et sa médiumnité (Suite)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Il m'est difficile de décrire cette susceptibilité nerveuse dans tous ses états. Étant seul, j'avais toujours conscience de la présence d'une personnalité étrangère auprès de moi. Cette présence se révélait par des phénomènes psychiques très nets se répercutant sur mon propre organisme.

Je ressentais constamment des vibrations intenses dans les muscles de mes bras, ainsi que dans la région intercostale. Ces phénomènes se produisaient surtout la nuit, et me réveillaient fréquemment.

J'étais maintenant absolument convaincu de la survivance de l'âme de ma mère, animée des mêmes sentiments d'amour maternel et de bonté. Cette assurance me réconfortait et agissait sur moi comme un puissant ressort.

Je continuai toujours à prier pour ma mère, et demandai en même temps qu'elle veuille bien m'éclairer et me guider dans la vie, afin que tous mes actes et mes pensées fussent conformes à la ligne de conduite qu'elle désirait me voir suivre, car j'avais conscience de sa présence continuelle auprès de moi, voyant tout ce que je faisais et lisant dans ma pensée comme dans un livre ouvert.

Les phénomènes physiques de coups frappés et de déplacements d'objets continuèrent encore pendant plusieurs mois, mais d'une façon intermittente.

Je ne pouvais, sans risques pour mon système nerveux fort ébranlé, rester seul dans une pièce, et étais obligé de me réfugier auprès de M. M... quand mon compagnon de chambre avait à s'absenter le soir.

Ce M. M... fut pour moi un ami précieux. D'une très grande bonté, il inspirait à tous la sympathie, et avait doublement droit à mon affection, ayant été un ami dévoué de ma famille.

Ma médiumnité n'était encore que réceptrice, les phénomènes actifs étant chez moi tout à fait inconscients. J'avais évidemment en moi des forces animiques ou autres, à l'état latent, qu'une perturbation quelconque, physique

ou morale, ferait un jour éclore. L'incident que je vais relater fut-il le choc, la secousse qui mit en branle les forces accumulées en moi ?

Je n'allais plus maintenant au temple luthérien, et avais adopté les croyances des membres de ma famille d'adoption. Un de mes compagnons de la chapelle Wesleyiste m'invita un jour à assister à une séance de « mesmerisme » comme on l'appelait alors.

Arrivés de bonne heure à la salle de séance, nous fûmes placés bien en avant. Assez incrédules, nous nous demandions si nous étions susceptibles d'être hypnotisés.

La séance commença et, après quelques paroles brèves sur les inconvénients du « mesmerisme », le « professeur » pria quelques personnes de l'assistance de monter sur la scène. Comme personne ne faisait mine de bouger, l'opérateur pria tous les assistants sur le même rang que nous de fermer les yeux pendant qu'il compterait jusqu'à trois.

Je me rappelle m'être protégé de la lumière avec ma main, et quand le mot « trois » fut prononcé, mes yeux demeurèrent hermétiquement scellés, il me fut impossible de les ouvrir ; j'avais en même temps l'impression de nager dans le vide et de tomber dans un abîme sans fond.

Quand je revins à moi, j'étais sur la scène, encore tout étourdi, et me demandant pourquoi et comment j'avais quitté ma place. Mon ami, rebelle aux suggestions, n'avait pas été affecté, et me narra tout ce qui s'était passé pendant mon sommeil. Sur un signe du professeur, je m'étais levé comme mû par un ressort, j'étais passé au travers de plusieurs rangs de chaises, et m'étais littéralement rué sur la scène, auprès de l'opérateur. Celui-ci m'avait fait exécuter plusieurs expériences de suggestion, au cours desquelles j'avais joué un rôle plutôt ridicule. Je me croyais, paraît-il, en chemin de fer, et le contrôleur m'ayant demandé mon billet, il me fut impossible, et pour cause, de le trouver. Je passai par des affres qui, quoique n'ayant pas laissé de souvenir, furent fort divertissantes pour l'assistance. Le professeur me fit également voir du feu en imagination, et croire que je me brûlais.

Quand je rentrai à la maison, j'étais fortement courbaturé, et mes genoux étaient le siège de douleurs lancinantes. Les suggestions eurent des effets imprévus, car le lendemain et pendant plusieurs jours qui suivirent, je m'arrêtais à chaque instant et fouillais dans toutes mes poches, cherchant... le billet probablement ; je repassai dans une journée vingt fois par les mêmes angoisses de la veille. Cette séance avait eu ceci de bon, c'est que de ce jour j'ai eu une terreur insurmontable du feu, et cette impression dure encore.

Le digne professeur avait, paraît-il, découvert en moi un sujet d'une rare sensibilité. Il me demanda de revenir le jour suivant, ce que je fis. Il en fut de même plusieurs fois encore pendant son séjour dans la ville. Je commen-

çais à me développer, et lisais couramment un message sous enveloppe fermée, placée derrière ma tête.

Quand le professeur fut pour partir, il me demanda de l'accompagner, m'offrant cinq guinées (105 francs) par semaine, tous frais payés. Cette offre me parut alors très généreuse, je ne pus néanmoins l'accepter car il eût fallu voyager dans toute l'Europe. D'ailleurs je n'avais nulle envie de continuer ces expériences, qui m'avaient laissé des impressions désagréables.

Les séances de « mesmerisme » allaient-elles avoir une répercussion sur ma médiumnité ? Que le lecteur en juge !

Du jour où les séances cessèrent, j'éprouvai, à différents moments du jour ou de la nuit, une sensation bizarre : « Quelque chose » se promenait en moi de bas en haut et de haut en bas. Quand cela montait dans ma gorge, j'étouffais. A ce moment cela s'arrêtait, pour recommencer quelques instants ou quelques heures plus tard.

De plus, synchroniquement avec ces mouvements intérieurs, les objets qui m'environnaient se déplaçaient, se « lévitaient » sans aucun contact. Plus j'étouffais, plus les objets s'écartaient du sol. Ce fut d'abord une chaise, puis une table ; enfin, chez un ami, le piano s'éleva et retomba plusieurs fois de suite en cadence avec chaque effort que je faisais pour reprendre ma respiration.

A la maison, mon lit se mit à danser aussi, et des petits objets légers, tels qu'éventails en papiers et gravures, furent arrachés du mur et voletèrent de ci de là, tout cela accompagné de bruits divers et de cadres se balançant au mur.

Si, ayant lu le journal, je posais celui-ci sur une table ou sur une chaise, immédiatement il tombait à terre, se roulait sur lui-même en forme de cylindre, et s'éloignait de moi à quelquefois plusieurs mètres de distance. Un livre posé sur une table s'ouvrait et se fermait plusieurs fois tout seul, d'un mouvement énergique.

Ces phénomènes provoquèrent, chez tous ceux qui m'approchaient, un regain de frayeur, je passais maintenant pour être ensorcelé. Le ministre du temple, le Révérend C..., et mon professeur de l'école chrétienne du dimanche, informés de ce qui se passait, vinrent et m'exhortèrent à prier pour ma délivrance, ajoutant qu'ils feraient tout leur possible pour seconder mes efforts dans ce sens. Je ne leur répondis rien, commençant à être ébranlé et me croyant coupable de quelque horrible crime dont cependant je n'avais pas conscience. Je les écoutai comme un condamné à mort écoute le prêtre qui l'exhorte au repentir.

Cette grave conversation ne fit qu'aggraver les choses, et bientôt je devins la fable de la ville, le point de mire de tous les potins provinciaux. En parlant de moi, on ne me nommait plus que « le jeune homme possédé du démon ».

Cet état ne faisant qu'empirer, je dus me résigner à quitter la ville ; cette résolution me fut d'autant plus pénible que je n'étais jamais allé au delà d'un rayon de quarante kilomètres de l'endroit où j'étais né, et que de plus il me fallait nécessairement abandonner ma situation.

Ce fut dur pour moi de me séparer de mes meilleurs amis. Plusieurs d'entre eux eurent aussi à souffrir de l'adversité, et se dispersèrent jusqu'en Australie et en Nouvelle-Zélande ; j'espère les revoir un jour, peut-être sur cette terre, si non plaise à Dieu que ce soit de l'autre côté de cette vallée de douleurs !

J'étais décidé à aller vers le nord, et ma médiumnité me fit encore bien des amis et des ennemis. Combien de fois ai-je prié avec ferveur pour que ces influences, quelles qu'elles fussent, me laissent en paix et cessent de troubler ma vie, j'étais déjà si faible de santé, et de plus un orphelin chassé comme une bête malfaisante.

Pendant les deux années qui suivirent, je crus que mes prières avaient été entendues et exaucées, car seulement quelques faibles coups se faisaient entendre de temps à autre. Ma santé s'améliorait, je devenais plus fort, quoique ressentant encore les effets de la tuberculose que j'avais contractée en soignant ma mère, et qui devait me faire souffrir pendant quelques années encore.

Cette amélioration de mon état de santé me permit de me mettre au travail plus sérieusement, et au bout de deux ans d'un labeur assidu j'avais pu économiser suffisamment d'argent pour m'établir à mon compte.

Mon petit commerce fut d'abord très florissant. Je passai quatre années que je compte parmi les meilleures de ma vie.

J'allais donc pouvoir vivre en paix, comme tout le monde, gagner ma vie honnêtement et ne devoir de comptes à personne. Être libre enfin, à l'abri des médisances, des incrédules, et des persécutions de l'Église officielle qui m'avait déjà causé un si grand préjudice.

Mais ma sécurité ne fut pas de longue durée, car bientôt les phénomènes de télékinésie reprirent avec autant d'ardeur qu'auparavant. Une certaine table chez moi avait des mouvements presque humains, et provoqua encore une fois l'ahurissement de tous mes amis. Elle glissait silencieusement d'un angle à l'autre de la pièce, pivotant sur elle-même pendant ce temps. Rencontrait-elle un obstacle, tel que tapis ou paillasson, elle s'arrêtait, s'élevait au niveau de l'obstacle, puis continuait son chemin.

Quand la force manquait, inconsciemment je m'approchais et frottais la table avec mes mains ; aussitôt elle reprenait sa course et ne s'arrêtait qu'après avoir exécuté des évolutions évidemment voulues, mais par qui et dans quel but ? Je ne sais.

J'eus plusieurs fois le tort d'inviter certains amis, dans le but de les con-

vaincre. De tous ceux qui virent le phénomène, il n'y en eut pas deux du même avis ; quelques-uns eurent très peur, d'autres furent persuadés que la table était « hypnotisée », d'autres enfin assurèrent que la maison était hantée, etc., etc. Autant de témoins, autant d'opinions différentes.

Quelques personnes étrangères me supplièrent de les autoriser à assister aux déplacements de tables, et j'eus le très grand tort d'accéder à leur désir. Il arrivait parfois que la table ne bougeait pas (ce qui prouve bien que le fait était indépendant de ma volonté) ; plusieurs de ces personnes, devant mon insuccès, en conclurent que la table n'avait *jamais* bougé, et que je n'étais qu'un vulgaire imposteur. J'eus beau les conduire chez mon voisin et ami, qui leur assura sur l'honneur avoir vu la table bouger mainte et mainte fois, rien n'y fit.

Tel est le caractère de certains humains, et je doute même que ces personnes puissent apprécier et tirer un profit moral de ces phénomènes. J'ai appris à mes dépens qu'il est tout à fait inutile d'essayer de convaincre un homme qui ne s'est pas encore dégagé du plan animal.

Pour cet homme, les choses de l'esprit sont lettre morte, car son intelligence n'est pas assez développée. Il serait donc puéril d'essayer de faire des adeptes parmi ces gens, ce serait vouloir cueillir des fruits verts.

Ceux qui savent, et qui veulent faire partager leurs croyances comme on aime à propager une bonne nouvelle, doivent attendre que chez ceux qu'ils se proposent d'initier, la lumière de la raison ait dissipé les brouillards de la matérialité, et que leur mentalité se soit mûrie et développée sous l'action des épreuves et de l'amour fraternel.

Alors seulement les propagateurs de la Foi pourront travailler utilement, éveiller dans les cerveaux de nouvelles idées, et transmettre aux jeunes générations les principes élémentaires qui développeront chez tous le besoin d'étudier sérieusement et sans parti pris les phénomènes médianimiques.

(A suivre.)

F.-F. CRADDOCK.

Traduction R. A.

Lamennais

On entend quelquefois dire que le spiritisme n'est pas, ainsi que nous le prétendons, la meilleure des doctrines, attendu qu'il ne rend pas ceux qui la professent meilleurs que les autres. Humblement, reconnaissons que, dans cette opinion, tout n'est pas faux. Ainsi, parmi les lauréats des prix de vertu que l'Académie a coutume de décerner chaque année au nom de M. Montyon, on voit figurer très peu et même pas du tout de spirites. D'où la con-

clusion — tirée par ceux qui modestement se rangent dans la catégorie des gens sensés, ennemis des utopies et autres billevesées humaines, — qu'il y a bien déjà assez de religions, de philosophies de toutes sortes sans qu'on aille encore s'embarrasser de l'inutile fatras de toutes les idées et pratiques spirites, qui n'aboutissent qu'à faire perdre un temps précieux aux savants, à faire, des gens simples ou vulgaires, des illuminés ou des charlatans, et, au point de vue moral, à ne pas faire avancer d'un pas l'humanité, toujours aussi mélangée d'esprits plus ou moins bons, plus ou moins médiocres, et plus encore d'esprits pervers et corrompus.

Hélas ! ce qu'on dit du spiritisme ne l'a-t-on pas dit aussi du christianisme ? ne l'a-t-on pas dit de toutes les philosophies et même de tous les progrès ?

Il y a cent ans, on n'avait ni chemins de fer, ni télégraphes, ni téléphones, ni automobiles, et l'on s'en passait très bien ; on n'éprouvait même pas le besoin d'en avoir. Qui voudrait y renoncer aujourd'hui pour revenir aux pataches, aux diligences, aux postes de jadis ?

C'est entendu, le spiritisme, pas plus que l'Évangile, n'a la prétention de rendre les hommes meilleurs par le simple énoncé de ses doctrines ; mais, comme lui, il enseigne que ce sont les hommes eux-mêmes qui doivent travailler à leur propre perfectionnement, non pas seulement quelques heures, quelques jours, quelques années, mais toute leur vie, d'une façon persévérante, obstinée, sans relâche et sans découragements.

Aux hommes simples et peu avancés de son temps le Christ n'avait révélé qu'une faible partie de la lumière éclatante que lui-même contemplait, et qu'il savait devoir éblouir les siècles à venir. « Si vous m'aimez, disait-il, gardez mes commandements ; — et je prierai mon Père, et il vous enverra un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous : — *L'Esprit de vérité* que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point, et qu'il ne le conçoit point.... »

Non, sans doute, il ne suffit pas d'assister à une ou plusieurs expériences médianimiques, ou de lire un ou plusieurs ouvrages de spiritisme pour devenir meilleur, pas plus qu'il ne suffit de lire quelques ouvrages de médecine pour devenir médecin, ou des livres de science pour devenir savant.

Il faut comprendre la nécessité de se refaire, de se réformer tout entier, se transformer, d'arracher une à une de son champ toutes les mauvaises herbes, de le labourer profondément, de choisir ensuite avec soin la bonne semence et de l'y répandre à pleines mains. Ce travail-là prend toute une vie, quelquefois plusieurs. A chaque existence nouvelle nous venons donner, suivant l'expression si juste et si spirituelle de Franklin, une nouvelle édition de nos œuvres, revue, corrigée et augmentée.

Parmi les hommes qui, au siècle dernier, peuvent être signalés pour avoir opéré sur eux-mêmes ce fécond travail de réforme, de transformation, en

vue d'aider, par leur exemple, leurs frères à préparer avec eux la grande révolution morale que devait être le spiritisme, nous pouvons citer, au premier rang, Lamennais.

Parcourons brièvement sa vie.

Né en 1782, il s'instruit sans maître. Ce fait dénote pour nous un esprit déjà très avancé. Il passe successivement de la piété à l'indifférence et de l'indifférence à l'orthodoxie religieuse la plus étroite, ce qui devait, sans doute, le conduire plus tard à écrire son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, « ouvrage éloquent, dit Bonillat, mais paradoxal, qui fit une sensation immense : déniait toute autorité à la raison individuelle, il n'admettait d'autre critérium de la vérité que le consentement universel et prétendait ramener l'homme à la foi par le scepticisme ; en outre il prescrivait une obéissance absolue au chef de l'Église, subordonnant en tout le pouvoir civil au pouvoir pontifical ».

Cependant, il ne cesse pas un instant de lutter vigoureusement, de discuter, de s'éclaircir et souvent de se combattre lui-même. Après 1830, lui qui a été un fervent et même un fougueux royaliste, il se convertit tout à coup à la cause démocratique. Il n'hésite pas à démolir, pour ainsi dire, de ses propres mains, le monument d'erreurs qu'il a si audacieusement échafaudé lui-même. Par ses violentes attaques il a provoqué de non moins violentes ripostes, et ne tarde pas à s'apercevoir qu'en voulant enchaîner les autres il s'est enchaîné lui-même. Dès lors, il évolue peu à peu vers la justice et vers la vérité : ce n'est plus le régime tyrannique de l'autorité qu'il préconise, c'est celui de la liberté dont il devient et restera désormais le glorieux et passionné défenseur. Il se lie avec Lacordaire et Victor Hugo. Il fonde le journal *l'Avenir*, dans lequel il s'essaie à régénérer l'Église en faisant servir le catholicisme à l'affranchissement des peuples, et où il réclame la séparation complète du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel.

Enfin, il se sépare lui-même définitivement de l'Église. Il publie les *Paroles d'un croyant* et le *Livre du Peuple*, deux ouvrages qui suffiront à l'immortaliser, les *Amschaspands et Durvands*, satire de la société actuelle sous le voile d'une allégorie persane, une traduction des *Évangiles* avec des réflexions.

En 1848, on le voit, à l'Assemblée constituante, aux côtés de Lamartine, Victor Hugo, Lacordaire, Edgar Quinet.

C'est dans les *Paroles d'un croyant* qu'on lit cette maxime qui inspirera ses derniers écrits comme ses derniers actes : « Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres, ni esclaves, ni rois, ni sujets : Il a fait tous les hommes égaux. »

Lamennais meurt obscurément en 1854, mais on peut dire au degré le plus élevé de son évolution morale et à l'heure même où se lève à l'horizon

l'aurore d'un jour qu'il a presque annoncé, celui où naît le spiritisme, cette science des âmes appelée à réaliser la promesse du Christ. « Croyez en sa promesse, et, pour en hâter l'accomplissement, réformez ce qui a besoin de réforme, exercez-vous à toutes les vertus, et aimez-vous les uns les autres comme le Sauveur de la race humaine vous a aimés, jusqu'à la mort. »

Quoi d'étonnant que cet esprit ardent, dès qu'il est affranchi de son vêtement de chair, continue la lutte et embrasse presque aussitôt cette cause du spiritisme à laquelle il est tout préparé ! Ne sent-il pas et ne comprend-il pas que c'est là la doctrine qui a vaincu la mort et que, pour l'établir, il faudra soutenir encore de longs et pénibles combats ? Quoi de plus naturel qu'il s'y dévoue !

La *Revue spirite* et les ouvrages d'Allan Kardec, ainsi que la *Sarvie*, le beau livre de M^{me} Noeggerath, contiennent de nombreuses et remarquables communications signées de son nom. Nous en donnons ici une qui est inédite et que nous avons trouvée entièrement copiée de la main d'Allan Kardec.

« 28 mars 1866. — Saint-Étienne. Médium Mad. Delanne. — Communication spontanée obtenue à la suite de la lecture de l'ouvrage intitulé : *Les Prophètes du passé*, dans lequel Lamennais est injurié de la manière la plus grossière, et où l'on regrette que l'Inquisition n'ait pas fait brûler Luther. »

L'Église et les événements.

Votre cœur s'est révolté en lisant ce pamphlet, ce travestissement unique de ma vie, de mes actions et de mes convictions. Qu'est-ce que cela auprès de ce qui a déjà été dit ? Tout ce que l'on pourra dire ne fait plus rien au véritable Lamennais, à celui qui voit briller la lumière qu'il n'avait fait qu'entrevoir ici-bas ; aussi, plus que jamais, il prie pour ses ennemis en disant : « Seigneur, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils disent. »

Vous touchez au moment solennel où de grandes choses vont s'accomplir. Les enfants du peuple, comme ceux des grands de la terre, pourront enfin lever la tête, saluer cette ère de liberté et se mêler aux choses de leur pays. Ils pourront, eux aussi, ces pauvres esclaves, sans qu'ils s'en doutent, connaître Dieu, non plus par la crainte, mais par l'amour, en comprenant sa miséricorde infinie, sa bonté pour toutes les créatures, sans distinction de races, de sectes, de culte ; ils pourront désormais l'aimer ; ils craindront de lui déplaire, car ils auront la certitude qu'il les voit et les entend. Ils s'aimeront entre eux et se souliendront, puisque telle est la loi de Dieu.

Mon cœur a été saisi par cette grande loi d'amour et de liberté, et mon âme a formé un anneau de plus à cette mystérieuse chaîne de la solidarité universelle. Je n'ai point trahi mon serment à Dieu, comme le prétendent mes ennemis, mais je l'ai, au contraire, tenu en dépit de tous. J'avais juré

de lui rester fidèle de cœur et de sentiment, de garder ma foi, de flageller le vice, d'aider à la vertu, de chercher la vérité et de travailler à son triomphe : je l'ai fait avec toute l'énergie que je possédais. Ce n'est point manquer à son serment que de se détourner du mal qui vous entoure pour suivre la pente du bien.

« Il est des choses que je passerai sous silence, la charité me le commande ; mais avant peu, les prophéties contenues dans les *Paroles d'un croyant* s'accompliront.

« Malheur à ceux qui, sous prétexte de servir Dieu, poussent aux erreurs ceux qui sont sous leurs ordres. On m'a accusé d'être ambitieux : oui, je l'étais, mais pour Dieu. J'aurais voulu qu'il fût servi comme il doit l'être. Dans ma naïveté bretonne, j'avais cru, en entrant dans les ordres, entrer dans l'armée du Seigneur ; au lieu de cela j'entrai dans celle de Satan. Ils ne s'aperçoivent pas que, pour eux, l'horizon s'assombrit chaque jour. Déjà la foudre gronde au-dessus de leurs têtes, et ils ne l'entendent point. De nombreux adhérents les quittent pour se ranger sous vos drapeaux ; ils comptent toujours sur leurs forces sans s'apercevoir des manquants ; bientôt ils seront forcés d'ouvrir les yeux ; en vain ils crieront et appelleront du secours ; leurs cris ne seront plus entendus.

« Ils ont désapprouvé les *Paroles d'un croyant* ; ils ne pouvaient faire autrement, car elles sont leur condamnation.

« Oh ! priez, mes enfants, car Dieu est juste ; sa sévérité égale sa justice. Il y a 1866 ans que le divin crucifié donna sa vie pour la liberté, et son sang pour le salut de l'humanité ; ces hommes l'ont oublié ; mais la terre ne l'a point absorbé ce sang ; il est resté sur le sol ; il demande réparation à Dieu pour tous les crimes qui se commettent en son nom ; l'heure du châtiment est proche ; la lutte sera terrible, car de grands fléaux se joindront à la lutte morale.

« Vous tous qui combattez pour la foi, espérez ! La douce colombe viendra de nouveau, après le combat, apporter, non seulement l'olivier de la paix, mais la couronne du vainqueur ».

LAMENNAIS.

Citons, pour terminer, la *réflexion* qui, dans son livre *Les Évangiles*, suit le dernier évangile de saint Luc. Les femmes venues au sépulcre de Jésus l'ont trouvé vide. Sur le chemin d'Emmaüs Jésus apparaît à deux disciples. Ils retournent à Jérusalem annoncer aux onze que Jésus est ressuscité, et, pendant qu'ils sont réunis, Jésus apparaît de nouveau au milieu d'eux, se fait reconnaître, les entretient quelque temps puis les bénit et est enlevé dans le ciel.

Voici les paroles de Lamennais :

« Sous la simplicité familière d'un langage naïf comme celui du peuple, sous des images tirées des choses les plus communes, sous le voile du symbole, l'Évangile renferme des vérités dont la profondeur ne se révèle que successivement, à mesure que s'élargit la sphère de la pensée et de la connaissance. Cela paraît, d'une manière frappante, dans la circonstance qui termine le récit de la vie de Jésus. Son œuvre est accomplie. Par sa prédication, ses exemples et sa mort, il a ouvert aux hommes la voie qu'ils devront suivre pour devenir ce qu'ils doivent être, pour réaliser, de progrès en progrès, la perfection qui comporte leur mode présent d'existence. Il est lui-même le type, le modèle de cette perfection, résumant en soi l'humanité entière, qu'il constitue dans l'unité par le lien du devoir et la divine attraction de l'amour : et la destinée de l'humanité, aussi bien que la destinée de chaque homme individuellement, offre, comme celle du Christ, trois grandes phases : le travail, la mort, la renaissance. Mais après, mais plus loin, que se passe-t-il ? que devient le Christ, lorsqu'après avoir parcouru ces trois phases il se retire des siens ? *Il était enlevé dans le ciel*. Ainsi en est-il de chaque homme qui a rempli fidèlement sa tâche, ainsi en sera-t-il de l'humanité. Elle montera vers Dieu, d'un mouvement sans fin, se rapprochant de lui de plus en plus par un développement perpétuel et de perpétuelles transfigurations opérées au sein d'une nature immuable. Et ce qui s'opère et s'opérera éternellement en elle, s'opère dans toute la création : elle est enlevée dans le ciel comme le Christ : sa loi la plus universelle est une loi d'*ascension* vers Dieu, en qui elle aspire à se plonger, avec qui elle tend à être une, n'ayant d'autre terme que cette unité même, qui, croissant toujours, ne sera jamais consommée. Tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu, non pour s'y perdre, s'y absorber, mais pour s'y diluer en se nourrissant de lui, et le représenter, le reproduire toujours plus complètement, plus parfaitement au dehors de lui-même. Tel est le but final des choses, et la grandeur de l'homme est de le pressentir, de le connaître en une certaine mesure, et, dans ce merveilleux travail de toutes les créatures associées à celui du Créateur, d'y concourir par des fonctions que comprend son intelligence, et que sa volonté accomplit librement. »

On voit par tout ce qui précède que Lamennais est digne, à tous points de vue, de figurer parmi les plus grands et les plus éloquents précurseurs du spiritisme.

ALGOL.

POUR MÉMOIRE

La relation de mon voyage à Jérusalem m'a valu, de la part de plusieurs de nos lecteurs, que je remercie, et de quelques amis, des lettres trop élogieuses.

ses. Mais d'autres, émanant de la plume de bons catholiques, m'ont blâmé d'avoir certainement jeté le trouble dans l'esprit de ceux qui « ont besoin » de croire, ce qui peut être vrai; mais, je veux avoir aux yeux de ces catholiques l'excuse de ne m'être adressé qu'à des spirites.

L'un d'eux m'écrivait : « Et, quand bien même l'histoire de Jésus, de ses miracles et de son martyre, serait une légende, elle est si belle qu'il ne faut pas la détruire. »

A ce distingué correspondant j'ai répondu que j'eusse respecté une légende, mais ce qui avait froissé ma loyauté, à Jérusalem, c'est que cette légende du tombeau m'a paru une erreur entretenue par le lucre plus que par le désir de convaincre.

Une lettre, entre toutes, mérite une réponse publique. C'est celle d'un ami, M. l'abbé Gravier, curé-doyen de Vittel. J'aurai l'honneur d'y répondre le mois prochain, l'espace me manquant aujourd'hui dans nos colonnes remplies par nos collaborateurs.

Je dirai aussi quelques mots à ces fanatiques du spiritisme que le mysticisme a saisis à la gorge, et qui au nom du Père, du Christ et du Saint-Esprit, se sont follement lancés dans la création d'un saint-siège catholique chrétien. Que le Vatican veille ! Le prospectus de cette confrérie nouvelle est, je ne crains pas de le dire, un très saint *galimatias* qui ne fait point l'éloge du pauvre *Esprit de Vérité* qui l'a dicté.

LÉOPOLD DAUVIL.

Intelligence supra-terrestre ou personnalité seconde

Il y a quelques jours, je fus appelé, par une circonstance fortuite, à m'asseoir à la table d'un riche industriel, ayant ses appartements dans un de ces quartiers les plus riches de la capitale, où il ne m'arrive que très rarement d'être convoqué pour de cérémonieuses agapes...

Le maître de céans, savant érudit, la boutonnaire ornée de ce bout de ruban couleur sang que Napoléon n'octroyait qu'à ses braves grenadiers, chercha, par son aménité et sa bienveillance, à me faire oublier un peu la distance qu'au point de vue social il y avait entre lui et moi : si bien qu'au dessert, ma langue était déjà déliée et j'étais à peu près délivré de cette sorte de contrainte que la médiocrité éprouve toujours en face du luxe.

Je ne sais comment il advint que la conversation fut alors amenée sur cette doctrine de l'immortalité de l'âme, affirmée par Platon, âprement niée par Büchner et tant d'autres.

Mon interlocuteur, que sa richesse colossale et le bien-être qui l'entoure

rendent parfaitement indifférent aux problèmes ardu de la métaphysique transcendante, m'affirma, de la meilleure bonne foi du monde, que l'homme n'était « que de la *matière* organisée, que la *matière cérébrale* sécrétait la pensée, et que, animaux comme nos frères inférieurs à quatre pattes, bien qu'intelligents, nous ne valions pas mieux à notre mort qu'un vieux chien crevé ! »

— Alors, je ne vois pas très bien, objectai-je, à quoi peuvent servir une morale austère, ou l'accomplissement intègre de ce que chacun, suivant sa condition sociale, estime être « le Devoir », si une fois la dernière heure sonnée, il ne reste de nous plus rien, quelles qu'aient été nos œuvres bonnes ou mauvaises, quel que soit le nom que nous ayons porté de notre vivant, Pasteur ou Soleilland, Victor Hugo ou Troppmann !...

— Vous devez être certainement, répliqua mon condescendant interlocuteur, ou un catholique fervent, ou quelque membre vénérable de l'Armée du Salut ?

— Non pas, répondis-je, mais je crois, avec Platon, Socrate, Jésus, Russell Wallace, William Crookes et Allan Kardec, que l'esprit survit à la matière et que la mort n'est qu'une simple transformation, — le passage d'un mode d'existence dans un autre mode d'existence, — l'abandon provisoire de la vie combinée avec la matière pour la vie spirituelle, bonne ou mauvaise, radieuse ou désolée, suivant que nos actions ont été conformes à la vraie morale, celle qui s'inspire de la solidarité et de la fraternité universelles, ou qui se laisse guider par l'égoïsme, l'orgueil, le crime...

Et je citai, à l'appui de mon argumentation, certains phénomènes supérieurs de spiritisme expérimental auxquels j'avais assisté personnellement et dont j'avais contrôlé, de la façon la plus rigoureuse et la plus sévère, l'incontestable authenticité : entre autres deux communications extra-terrestres que j'avais reçues, il y a quelques années, d'un être disparu qui m'avait été particulièrement cher, communications que j'avais reçues *en vers alexandrins rigoureusement justes*, par l'intermédiaire d'un médium de onze ans, qui ignorait tout de la prosodie, et n'aurait pas su distinguer un alexandrin d'un vers de dix pieds !

— Mais cela est facile à expliquer, se récria mon amphytrion ; c'est simplement de la *transmission de pensée* ! Votre soi-disant médium a puisé dans votre cerveau les mots qui composaient les alexandrins en question et les a ensuite tout simplement couchés sur le papier...

J'avoue que je ne comprends pas le mode d'opération de la pensée de cet enfant, pensée *sécrétée par la matière*, pénétrant mon cerveau matériel pour y puiser et s'assimiler une pensée que je n'avais même pas, — des mots auxquels j'étais à cent lieues de songer !...

D'autres expliquent cela par la *personnalité seconde*, la *subconscience*, la

conscience subliminale, et d'autres mots hétéroclites, pour donner un semblant d'explication à une chose, à un phénomène qui ne peuvent rationnellement s'expliquer que par l'hypothèse spirite, c'est-à-dire l'entité supraterrrestre, la pensée immatérielle de l'être immatériel dégagé de l'enveloppe charnelle, allant verser, dans le cerveau du vivant dans la matière, une pensée que le cerveau de l'être matériel absorbe et s'assimile.

Mais tel est l'aveuglement des gens qui, de parti pris, s'obstinent à ne pas voir, que dès que vous leur parlez *spiritisme*, ils vous répondent immédiatement par les bouffonneries des tables tournantes mises en mouvement par des farceurs ou l'abstraction du *subliminal* ou de la *personnalité seconde* !...

Eh bien, Monsieur le millionnaire, et vous, ami lecteur, je vais vous narrer un fait dont j'ai été témoin il y a une huitaine de jours tout juste ; vous me direz de quelle façon la matière cérébrale sécrétant la pensée peut l'expliquer : — Il est minuit ; la chambre dans laquelle j'expérimente avec mon médium ne contient que quelques meubles sommaires ; aucune fleur, aucune plante, dans cette salle dont la fenêtre et les persiennes sont closes, et la porte fermée à clef. Nous sommes en plein mois de janvier, et dehors il gèle. Le médium n'a sur elle aucun objet ; toutes ses poches ont été minutieusement retournées ; elle ignore d'ailleurs tout du spiritisme et n'a pas la moindre idée du phénomène qui va se produire. Étendue sur un lit, elle grelotte et claque des dents. C'est l'état de *trance* bien connu des spirites qui expérimentent. L'« esprit » qui s'est incarné en elle et qui me parle par sa bouche, se fait connaître : « Je t'ai promis, dit-il, un souvenir ; je vais tenir ma promesse. Les vibrations de la lumière, tu le sais, sont presque toujours incompatibles avec la production des phénomènes supérieurs de la force psychique. Éteins et compte jusqu'à trente ; immédiatement après tu ordonneras à ton médium de se diriger du côté de la fenêtre, et, sans qu'aucune issue ne soit ouverte, je lui donnerai ce que j'ai préparé pour toi. »

Point pour point je suis les instructions données par l'intelligence extraterrestre et, sitôt le nombre trente prononcé : « Levez-vous, dis-je au médium, et allez ! » Dans un état impossible à décrire, la jeune femme se lève lentement et se dirige vers la fenêtre. Quelques secondes s'écoulent pendant lesquelles, retenant mon souffle, je perçois distinctement comme un froissement de feuilles et le bruit que fait une tige de plante qu'on arrache violemment. Et le médium revient vers moi à reculons, tremblant de tous ses membres, le corps glacé mais entouré d'une sorte de nimbe blancâtre et tenant dans ses mains crispées sur sa poitrine qui ne bat plus, orgueilleux sur sa longue tige de feuilles vertes, le plus magnifique et le plus odorant *lys double* que j'aie jamais vu de ma vie...

Je n'insiste pas ; je sais que d'aucuns, — beaucoup sans doute, — me traiteront d'halluciné ou de farceur ; mais je dirai simplement ceci : Nous

n'étions dans la salle que deux, le médium et moi ; toutes les issues étaient hermétiquement closes, le médium n'était pas un médium payé, par conséquent pas un sujet de profession ; la fraude était donc littéralement impossible. Que le lecteur prenne donc la peine de me dire si c'est mon *cerveau* ou celui de mon médium qui a *sécrété* le lys et l'a formé *par création spontanée artificielle et inconsciente*, ou si c'est, comme le prétendent les spirites, et comme je suis incliné à le croire jusqu'à preuve du contraire, une intelligence extérieure, supra-terrestre, qui s'est servie de la force matérielle du médium pour faire pénétrer à travers les murs ou la fenêtre, cette fleur, préalablement réduite à l'état de *matière radiante* par des procédés que nous ne connaissons pas encore, et qui l'a ensuite reconstituée à l'état de matière opaque, c'est-à-dire à l'état naturel, fraîche dans ses feuilles, ses pétales et ses pistils, avec son parfum spécial, et ce, en plein mois de janvier, époque de l'année, je crois, où les lys ne courent pas les rues de la capitale !

Je ne sais si ce modeste article sur les « forces ignorées de la nature » intéressera les lecteurs de la *Revue Spirite* ; je constate, voilà tout, disposé, comme je l'ai déjà dit, à admettre l'hypothèse spirite, en attendant qu'on m'en fournisse une qui soit plus plausible ou plus rationnelle. Car il est certain que la Nature ne fait jamais de *miracles*, et ne déroge jamais à ses lois ; mais ces lois, laissez-moi vous dire, Messieurs les savants, ou vous qui vous prétendez tels, que s'il y en a une certaine quantité que vous connaissez, il en existe un bien plus grand nombre que vous ne connaissez pas, et ce n'est pas en tirant la vérité par les cheveux que vous parviendrez à les mettre en lumière.

Le signataire de la présente sera heureux de recevoir les objections ou communications qu'on lui soumettra, et de répondre, soit personnellement, soit dans un deuxième article, aux questions qu'on voudra bien lui poser sur ce sujet.

R. METTÉE.

Nous apprenons que :

QUATRE CAUSERIES SPIRITUALISTES seront faites par M^{me} D'ORINO et M. ROUXEL dans la salle de réunions 8, rue de Ménilmontant, le 28 février et les 13, 20 et 27 mars, à 8 h. 1/2 du soir.

Entrée libre et gratuite.

Les deux premières causeries seront faites par M^{me} D'ORINO, auteur de plusieurs ouvrages psychiques. M. ROUXEL, publiciste, continuera à traiter les mêmes sujets dans les troisième et quatrième causeries.

Des cartes seront à la disposition des lecteurs de la *Revue* à la librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris par voie indirecte le départ pour l'Au-delà de notre amie, M^{me} de Laversay (l'auteur de *Katie King et de ses apparitions*); nous regrettons de ne pas avoir été prévenus, nous nous serions fait un devoir d'assister à ses funérailles.

Un de nos correspondants nous adresse l'article nécrologique ci-dessous que nous nous faisons un plaisir d'insérer:

Madame de Laversay.

Le jeudi 30 janvier dernier, ont été célébrées, en l'église anglicane de la rue d'Aguesseau, au milieu d'une nombreuse assistance, les obsèques de M^{me} de Laversay, décédée en son hôtel, 15, rue Weber, le 27 janvier, à l'âge de quarante-neuf ans, enlevée en quelques jours par une cruelle maladie.

Cette mort prématurée a soulevé de profonds regrets. La *Revue spirite* ne saurait trop s'y associer, car M^{me} de Laversay a été, pendant de longues années, la collaboratrice de ses travaux.

La Providence fait une faveur particulière à une femme jeune, belle et bonne, lorsqu'elle l'enlève, au moment même de tout l'épanouissement de son intelligence, de sa grâce et de sa beauté. Car elle lui épargne les douleurs, les misères, les angoisses de la maladie, des infirmités, de la vieillesse, et son image reste délicieusement intacte dans le souvenir de ceux et de celles qui l'ont approchée et qui l'ont aimée.

Cette faveur, M^{me} de Laversay l'a obtenue; elle a été emportée, en quelques jours, par un mal subit et inexorable et elle a conservé, jusqu'à la dernière minute, l'intégrité de ses traits et de son esprit. C'est en pleine possession d'elle-même, en pleine connaissance qu'elle est morte, entourée de sa fille, de son frère, de ceux qu'elle aimait le plus au monde, soutenue par les pensées chrétiennes les plus fermes et les plus élevées.

Ceux qui ont connu M^{me} de Laversay savent combien merveilleuses étaient ses facultés, combien énergique était son caractère, combien séduisant était son accueil.

Elle avait été attirée, depuis de longues années, par l'examen des problèmes du spiritisme moderne. Spiritualiste convaincue, elle voyait, dans ces études si troublantes et si réconfortantes à la fois, la certitude de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu, et de l'union intime des âmes de ceux qui ne sont plus avec celles de ceux qui sont encore attachés par les liens terrestres.

Soit par la parole, soit par la plume, dans des réunions, ou dans des arti-

cles, remarquablement composés et dont la *Revue spirite* a eu la primeur, elle soutenait ce qu'elle croyait être la vérité et se donnait à cette œuvre avec tout l'entrain et toute la jeune ardeur d'une intelligence aussi lucide qu'éclairée.

Artiste, femme du monde, il est impossible de définir le charme qui s'attachait à elle et ceux à qui il a été donné de la voir souvent ont pu apprécier ce qu'il y avait de finesse, de délicatesse, de générosité, de dévouement, de tendresse dans cette âme d'élite dont le souvenir ne s'effacera pas.

LIGHT.

REVUE DES LIVRES

LE TRIOMPHE DE L'HOMŒOPATHIE

Par le docteur FLASSCHOEN,
De la Faculté de Médecine de Paris.

Ce très remarquable ouvrage que l'auteur a eu l'excellente idée de mettre à la portée de tous, révèle une érudition profonde jointe à un grand talent d'écrivain et de polémiste.

Le savant défenseur de la doctrine homœopathiste y a accumulé toutes les preuves imaginables des immenses vérités de la Réforme médicale :

— Aphorismes d'Hippocrate et des plus grands médecins de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance ;

Applications inconscientes de *la loi des semblables* ou *homœopathique*, faites depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours par les praticiens de l'école officielle ;

Aveux de leur impéritie émis par les allopathes eux-mêmes qui d'autre part chantent les louanges de l'homœopathie ;

Statistiques de mortalité comparative établissant que *les décès sont réduits de 50 0/0 environ dans les hôpitaux homœopathiques* (ces chiffres résultant de plus de vingt ans d'expériences comparatives ont donné aux Américains des États-Unis l'heureuse idée de fonder des *Compagnies homœopathiques d'assurances sur la vie*, lesquelles accordent des avantages considérables et une très forte réduction sur les tarifs ordinaires, aux personnes qui s'engagent à ne recourir qu'aux médecins homœopathes attachés à la Compagnie, leur existence étant alors considérée comme devant être beaucoup plus longue que celle des assurés traités par des allopathes) ;

Enfin, sanction qu'apportent à la nouvelle doctrine les grandes découvertes

contemporaines : procédés homœopathiques de Pasteur et de Brown-Séquard, expériences du docteur Luys à l'hôpital de *La Charité*, etc.

Une des parties les plus intéressantes du beau livre du docteur Flasschœn, c'est celle où il fait une étude de ce qu'il appelle la *Trinité humaine*, comprenant l'*Âme* qui contient dans son cerveau fluidique la *Force psychique* ou *Esprit* ; la *Force vitale* ; et enfin la *Matière organisée* (1).

L'auteur passe d'abord en revue tous les philosophes spiritualistes, depuis l'Antiquité jusqu'aux temps modernes, en citant leurs écrits ou leurs paroles les plus remarquables : Hermès, Ménou, Krishna, Çakya-Mouni, Cléobule de Lindos, Pythagore, Kong-Fou-Tseu, Socrate, Platon, Aristote, Jésus de Nazareth (2), Apolonius de Tyanes, Origène, Hypatie, François Bacon, Swedenborg, et bien d'autres.

(1) « Comme l'homme, dit l'auteur, les animaux possèdent de l'instinct, de l'intelligence, de la mémoire, des sentiments, souvent plus marqués que ceux qui existent dans l'espèce humaine, de la sensibilité physique et morale, de la volonté, etc. Ils ont donc une âme et un esprit de même essence que les nôtres, bien que leurs facultés intellectuelles soient moins étendues et moins développées sous certains rapports, puisqu'on peut constater chez eux les facultés psychiques.

» Ce qui démontre bien l'existence de l'âme des animaux, c'est le sommeil et les rêves qui s'observent chez eux, et qui d'après les savantes recherches de M. Sage, est la conséquence du dégagement de l'entité animique.

» Dans un ouvrage très remarquable intitulé : *L'Évolution animique*, M. Gabriel Delanne, a cherché à prouver que les âmes humaines ont toutes évolué en passant par des incarnations successives dans les diverses races animales.

» Passerat, poète du xvi^e siècle, paraît avoir eu déjà cette intuition, puisqu'il a écrit :

Passant, le petit corps d'un gentil passereau
Gist au ventre goulu d'une chatte inhumaine !
Aux Champs Élyséens son ombre se promène.

» Quelques auteurs anciens ont même prétendu que l'âme occupe primitivement l'organisme des végétaux avant de passer dans les races animales.

» Victor Hugo devait sans doute partager cette opinion, puisqu'il a écrit ce vers :

La Nature qui mêle une âme aux rameaux verts,

.....

» Et cet autre :

.....
Car l'âme de la fleur parle au cœur de la femme.

(*Les Contemplations.*)

» François Coppée, dans son poème : *Et nunc et semper*, a exprimé la même pensée dans cet alexandrin :

Ames tristes des fleurs, chastes frissons des bois

.....

(2) Voici en quels termes le docteur Flasschœn parle de Jésus de Nazareth :

» De tous les philosophes animistes, déistes et humanitaires, le plus admirable, le plus sublime, celui qui dépassa les autres en sagesse profonde et en ineffable bonté, fut Jésus de Nazareth.

» Sa doctrine d'une rayonnante splendeur, comme celle d'ailleurs de tous les spiritua-

Puis l'auteur mentionne les modernes et les contemporains : Victor Hugo, de Lamartine, Alfred de Musset, François Coppée, Sully-Prudhomme, Ernest Renan, Camille Flammarion, Sage, de Rochas, etc.

Tout ce que rapporte le docteur Flasschoen de notre grand poète est à citer :

« C'est incontestablement Victor Hugo, dit-il, qui a exprimé sa profession de foi animiste de la manière la plus sublime. Comme on va le constater, il croyait non seulement à l'existence de l'âme et à son immortalité, mais encore aux existences multiples.

» Dans plusieurs ouvrages il affirme ses convictions à cet égard :

Je suis une âme, a-t-il dit ; je sens que ce qui entrera dans la tombe, ce ne sera pas *moi* ; ce qui est *moi* ira ailleurs. Terre, tu n'es pas mon abîme !

Malheur, hélas ! à vous qui n'aurez aimé que les corps ; la mort vous enlèvera tout ! Tâchez d'aimer les âmes, vous les retrouverez !

.*

» Dans la préface des *Rayons et les ombres*, le grand penseur a dit encore :

listes qui l'ont précédé et suivi, était basée sur l'existence de Dieu, sur celle de l'âme, et sur son immortalité.

» La morale qui découlait de sa croyance, était toute faite d'amour universel, de bienveillance, de tolérance, de pitié pour le malheureux, de pardon et de charité. Nul autre n'a pu atteindre les hauteurs sercines de ses pensées, de ses sentiments, de ses aspirations vers un état social plus conforme à la solidarité et à la justice !

» Malgré l'immense évolution qu'il avait accomplie, malgré toutes les perfections qu'il avait acquises, il faisait toujours preuve de simplicité et d'humilité.

» Lorsqu'un de ses disciples lui dit un jour : « Maître, que vous êtes bon ! » Jésus lui répondit : « *Je ne suis pas bon ; il n'y a que Dieu seul qui soit bon.* » Et dans une autre circonstance, il dit encore : « *Je ne puis rien faire par moi-même.* »

» Ayant passé de longues années chez les Esséniens, Jésus de Nazareth s'était certainement initié à leur *doctrine secrète*, car, comme les adeptes de cette doctrine, il croyait fermement à la préexistence et aux vies successives par réincarnation, comme le prouve ce passage de l'Évangile : « *Nul ne sera sauvé (c'est-à-dire ne s'élèvera) s'il ne naît de nouveau.* »

» Il avait aussi puisé chez les Esséniens des notions de magnétisme qu'il mit souvent en pratique. Ses connaissances de cette science et la pureté de son fluide lui permirent, comme on le sait, d'obtenir les cures les plus brillantes que l'ignorance de son époque fit considérer comme miraculeuses.

» Le grand inspiré croyait aussi à la pluralité des mondes habités comme le prouvent ces paroles : « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de Dieu.* »

» Après tous les efforts qu'il fit pour éclairer les hommes et les améliorer, en cherchant à faire naître dans leur cœur le sentiment du beau, du juste et du vrai, Jésus de Nazareth eut le sort de beaucoup de novateurs et de missionnaires. Les grandes vérités qu'il émit froissèrent les autorités de son époque, qui se crurent menacées, et il fut mis à mort.

» Mais sa sublime doctrine est immortelle. Elle inspirera et soutiendra toujours ceux qui voudront consacrer leur vie à la pratique du bien, de la vérité et de la justice, afin d'activer leur évolution et de favoriser leur ascension vers l'Éternelle Lumière ! »

Au fond de tout homme, si désespéré et si perdu qu'il soit, Dieu (1) a mis une étincelle (2) qu'un souffle d'en haut peut toujours raviver, que la cendre ne cache point, que la fange même n'éteint pas : cette étincelle, c'est *l'âme* !

..

» *Les Contemplations* et *Les Feuilles d'automne* contiennent aussi d'admirables pensées qui viennent à l'appui de notre thèse. En voici de très remarquables :

.....
Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme,
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme,
Est le commencement.

..

.....
Ceux qui passent à ceux qui restent
Disent : Vous n'avez rien à vous, vos pleurs l'attestent.
Pour vous, gloire et bonheur sont des mots décevants ;
Dieu donne aux morts les biens réels, les vrais royaumes ;
Vivants ! vous êtes des fantômes !
C'est nous qui sommes les *vivants* !

..

.....
Faits *vivants* par le sépulcre même,
Nous irons tous un jour dans l'espace vermeil,
Lire l'œuvre infinie et l'éternel poème,
Vers à vers, soleil à soleil !

..

L'aveugle voit dans l'ombre un monde de clartés !
Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'âme s'allume !

..

(1) Le déisme de Victor Hugo se révèle dans toute son œuvre, mais c'est surtout dans ces vers qu'il éclate avec le plus de poésie :

Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux !
Mystérieux soleil dont l'âme est embrasée !

(2) Comme nous le savons, l'âme est bien plus qu'une étincelle.

.....
 Quand donc irons-nous où sont l'aube et la foudre ?
 Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
 Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre,
 Et nos pieds faits de nuit, éclore en ailes d'or ?

..

L'Ame entrevoit de loin la lueur éternelle !

..

La véritable vie est où n'est plus la chair !

..

.....
 Maison ! sépulcre ! hélas ! pour retrouver quelque ombre
 De ce père parti sur le navire sombre
 Où faut-il que le fils aille égarer ses pas ?
 Maison, tu ne l'as plus, tombeau, tu ne l'as pas ?

..

.....
 Oui, Dieu le veut, la mort c'est l'ineffable chant
 De l'Ame et de la bête à la fin se lâchant ;
 C'est une double issue ouverte à l'être double ;
 Dieu disperse à cette heure inexprimable et trouble,
 Le corps dans l'univers et l'Ame dans l'amour !

..

.....
 L'homme a des soifs inassouvies ;
 Dans son passé vertigineux
Il sent revivre d'autres vies,
De son âme il compte les nœuds.

Il cherche au fond des sombres dômes
Sous quelle forme il a lui,
Il entend ses propres fantômes
Qui lui parlent derrière lui.

L'homme est l'unique point de la création
 Où, pour demeurer libre en se faisant meilleure,
L'âme doit oublier sa vie antérieure,

Il se dit : *Mourir c'est connaître ;*
Nous cherchons l'issue à tâtons ;
J'étais, je suis et je dois être,
L'ombre est une échelle, montons !

» Dans une étude sur Shakespeare que publia Victor Hugo en 1864, nous lisons ce remarquable passage :

Soyons respectueux devant le possible dont nul ne sait la limite ; soyons attentifs et sérieux devant *l'extra-humain d'où nous sortons et qui nous attend !...*

Acceptons ce que nous donnent en nous quittant nos morts illustres, et, tournés vers l'avenir, saluons, sereins et pensifs, *les grandes arrivées que nous annoncent ces grands départs !*

» En 1865, prononçant à Guernesey un discours sur la tombe de M^{lle} Émilie de Putron, le géant de la pensée exprima en ces termes éloquents ses profondes croyances :

Le prodige de ce grand départ qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, et ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près.

La beauté de la mort, c'est la présence inexprimable des Ames aimées souriant à nos yeux en larmes !... *Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents !*

» Voici comment Arsène Houssaye relate la réponse que Victor Hugo fit à des athées en 1866 :

Qui nous dit, repartit le poète, que *je ne me retrouve pas dans les siècles* ? Shakespeare a écrit : « La vie est un conte de fée qu'on lit pour la seconde fois. »

Il aurait pu dire : pour la millième fois ! car *il n'y a pas de siècle où je ne vois passer mon ombre.*

Vous ne croyez pas aux personnalités mouvantes (c'est-à-dire aux réincarnations), sous prétexte que vous ne vous rappelez rien de vos existences antérieures. Mais comment le souvenir des siècles évanouis resterait-il imprimé en vous, quand vous ne vous souvenez plus des mille et une scènes de votre

vie présente ? Depuis 1802, il y a en moi dix Victor Hugo ! Croyez-vous donc que je me rappelle toutes leurs actions et toutes leurs pensées ?

Quand j'aurai traversé la tombe, pour retrouver une autre lumière, tous ces Victor Hugo me seront quelque peu étrangers, mais *ce sera toujours la même âme !*

Je sens en moi, leur dit-il encore, toute une vie nouvelle, toute une vie future. Je suis comme la forêt qu'on a plusieurs fois abattue : les jeunes pousses sont de plus en plus fortes et vivaces. Je monte, je monte vers l'infini ! Tout est rayonnant sur mon front. La terre me donne sa sève généreuse, mais le ciel m'illumine des reflets des mondes entrevus !

Vous dites que l'âme n'est que l'expression des forces corporelles. Alors, pourquoi mon âme est-elle plus lumineuse quand les forces corporelles vont bientôt m'abandonner ? *L'hiver est sur ma tête, mais le printemps éternel est dans mon âme !* Je respire à cette heure les lilas, les violettes et les roses comme à vingt ans !

Plus j'approche du but, et plus j'écoute autour de moi les immortelles symphonies des mondes qui m'appellent ! C'est merveilleux et c'est simple !

Il y a tout un demi-siècle que j'écris ma pensée en prose et en vers : histoire, philosophie, drame, roman, légende, satire, ode, chanson, etc. ; j'ai tout tenté ; mais je sens que je n'ai dit que la millième partie de ce qui est en moi. Quand je me coucherai dans la tombe, je ne dirai pas comme tant d'autres : j'ai fini ma journée. Non, car *ma journée recommencera le lendemain matin. La tombe n'est pas une impasse, c'est une avenue ; elle se ferme sur le crépuscule, elle se rouvre sur l'aurore !*

Si je ne perds pas une heure, c'est parce que j'aime ce monde comme une patrie ; parce que la vérité me tourmente comme elle a tourmenté Voltaire.

Mon œuvre n'est qu'un commencement ; mon mouvement est à peine sorti de terre, je voudrais le voir monter, monter encore, monter toujours ! La soif de l'infini prouve l'infini ! »

Après avoir rapporté ces merveilleuses paroles de Victor Hugo, le docteur Flasschoen, dans un très long chapitre, démontre *expérimentalement* l'existence de l'âme et de la force vitale, ce qui le conduit à l'exposition de la *Philosophie médicale* de l'homœopathie, philosophie basée sur le *spiritualisme*, le *dynamisme* et le *vitalisme*.

Ensuite il fait connaître les auxiliaires des remèdes homœopathiques : le *magnétisme*, le *braidisme*, la *suggestion*, le *massage*, l'*hydrothérapie*, la *sudothérapie*, l'*électricité*, etc., et prouve que ces moyens thérapeutiques, tous de nature dynamique, agissent comme les remèdes homœopathiques, c'est-à-dire en favorisant la réaction de l'organisme contre les diverses causes nocives et partant le retour à l'état normal.

Enfin, dans ses conclusions le docteur Flasschœn réclame d'urgence l'enseignement de l'homœopathie dans les Facultés de Médecine et son application dans les hôpitaux, comme mesure de *progrès, d'humanité et de salut public*.

Nous sommes persuadés que tous ceux qui liront cet admirable ouvrage, reconnaîtront que son titre est parfaitement justifié et que son auteur, en cherchant à vulgariser la doctrine homœopathiste qui nous paraît être la vérité en médecine, a bien droit à la reconnaissance de l'humanité souffrante.

PAUL LEYMARIE

N. B. — *Le Triomphe de l'Homœopathie* est édité chez Sauvaître, 72. boulevard Haussmann. Nous pouvons le procurer à nos lecteurs au prix de 5 francs. (Volume grand in-8° de 488 pages).

DETTE FATALE

Par LIONEL DALSACE.

A la bonne heure ! Voilà un roman honnête et pur, ce qui nous change et fait tache — tache lumineuse — dans l'ambiance de la littérature contemporaine, où tant de romanciers, fort en vogue du reste, ne craignent pas de nous offrir d'un air placide, mais sous lequel se dissimule mal un énigmatique sourire non dépourvu d'ironie, de nous offrir, disons-nous, en guise de liqueur hygiénique... un petit verre d'acide sulfurique.

Rien de semblable en ce livre d'un caractère spécial. Pas d'adultères, pas d'assassinats, un seul suicide qui paraît presque excusable... rien d'autre qu'une histoire qui se déroule, en son unité logique et homogène et qui, dans son apparente simplicité, évoque les plus hautes idées et nous suggère les plus sérieuses réflexions.

Histoire fort étrange, à la vérité, toute remplie de rêves, de visions, de dialogues déconcertants, où s'entr'ouvrent des horizons nouveaux, des échappées inattendues sur un monde mystérieux que ne connaît pas notre monde actuel, banal et terre à terre... où s'esquisse, enfin, une science qui nous parle de vies successives et des renaissances de l'âme dont l'évolution ouvre à l'activité humaine un champ de culture où ne travaillent encore que de rares ouvriers. Et cependant, quelle lumière illumine ce chantier spirituel, que de révélations nous y sont faites qui nous expliquent le sens réel de la vie bien comprise, où ne règnent plus ni hasards aveugles, ni injustices incompréhensibles et révoltantes, mais où, tout au contraire, sont contre-balancées les tristesses de notre bas monde, par les consolations et les espérances d'une vie supérieure que nous prépare l'agent par excellence

des évolutions et des perfectionnements, c'est-à-dire la souffrance dont le rôle purificateur et rédempteur est mis en évidence dans les péripéties de l'histoire que nous raconte notre auteur.

Oui, c'est dans ces pages que se manifeste l'indéniable concordance qui existe entre les fautes d'un passé totalement oublié et les expiations que leur impose le présent qui en est l'héritier nécessaire... mais expiations « salvatrices » qui par la liquidation de dettes autrefois contractées barrent d'un trait, sur notre grand-livre de comptes, ces dettes désormais soldées et pour jamais éteintes. — Voilà ce qui réintègre la justice suprême en notre monde d'injustices et qui confère, aux âmes coupables, leur libération tout d'abord, en même temps que cela nous donne l'explication de toutes les souffrances qui nous torturent, de tous les soupirs qu'exhalent nos lèvres, de toutes les larmes qui s'échappent de nos yeux.

— Fort bien, dira-t-on sans doute, mais qui ne voit dans toutes ces belles combinaisons l'œuvre fantaisiste d'une trop fertile imagination ? Ces personnages que nous présente l'auteur sont des êtres fictifs inventés pour les besoins de la cause... et dès lors, simples variations sur un thème de commande, pures broderies sur un canevas imaginaire.

— Pardon, répondrons-nous, broderies, soit, mais broderies faites sur le canevas d'absolue réalité où se tisse la trame entière de notre vie. Cette réalité, en ce jour méconnue, se manifestera dans un avenir plus ou moins éloigné, si bien que dans son livre, soyez-en bien convaincus, notre auteur prophétise quelque peu, en ce sens que si la doctrine qu'il proclame est en avance sur notre époque dont le matérialisme explique le scepticisme concomitant, un jour viendra — et peut-être plutôt qu'on ne se l'imagine — où paraîtront clairs, lucides et dévoilés d'outre en outre, les mystères de l'heure présente. Ne sait-on pas qu'en notre siècle si riche en découvertes inattendues, les hypothèses d'aujourd'hui ne sont bien souvent que l'annonce des vérités du lendemain ?

Qu'on lise donc ce roman pur et sain qui calme et reconforte ; qu'on médite sur l'histoire de ces deux vies qui, poussées par leur tragique destinée, se sacrifient l'une à l'autre, et dans ces pages que l'on peut qualifier d'édifiantes, au travers de leur style élégant, limpide et vibrant parfois d'une si poignante émotion, l'on sentira passer quelque chose, comme un grand souffle... qui n'est rien moins que le souffle de l'Esprit.

ED. GRIMARD.

L'Hermétisme dans l'Art Héraldique, par F. CADET DE GASSICOURT et le baron DU ROURE DE PAULIN. — Paris, H. Daragon, 1907. In-8°, 182 pages, 55 ill., 3 tabl. et 7 pl. hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

On a tenté maintes fois d'expliquer de manières plus ou moins ingénieuses les pièces qui entrent dans la composition du blason et qui forment le fond de l'art héraldique. Cette fois, c'est à l'hermétisme que M. Cadet de Gassicourt, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, et le baron Du Roure de Paulin, membre correspondant de l'Académie de Clermont-Ferrand, ont eu recours pour donner les significations d'un très grand nombre d'armoiries. Les théories qu'ils émettent reposent sur des bases solides et permettent de comprendre avec la plus grande facilité les armoiries qu'ils décrivent et celles qui leur sont analogues. Il n'est pas nécessaire d'être un hermétiste distingué pour les suivre dans leurs développements savants : car ils ont toujours soin de partir du simple pour arriver au composé et de n'aborder l'inconnu qu'après avoir rappelé le connu en détail. L'avant-propos, où sont relatées diverses méthodes d'explications des blasons, se termine par un exposé du symbole et du symbolisme chez les héraldistes, chez les hermétistes et chez les chrétiens. Dans le cours de l'ouvrage tous ces symboles se trouvent détaillés et expliqués de manière à contenter les plus difficiles. Le livre se termine par une étude de la symbolique maçonnique et de la symbolique religieuse, qui touchent de si près à la symbolique hermétique. Une table très détaillée complète l'ouvrage, qu'un style clair et limpide rend facile à lire, autant que son illustration abondante et soignée le rend agréable à regarder. La jolie présentation du volume fait honneur aussi bien aux érudits auteurs qu'à l'éditeur avisé.

Librairie H. DARAGON, éditeur, rue Duperré, 30, Paris IX°. — **Adhémar Richard**. — Souvenirs, expériences, réflexions et menus propos d'un penseur moderne en l'an de grâce actuel. Ouvrage en cinq livres formant un seul volume.

Livre premier. — *La Vie*. — Congrès scientifique. — Hiérarchie obligée. — Lutte continuelle. — Espoir indestructible. — Amour précieux. — Travail nécessaire.

Livre deuxième. — *Le Sommeil*. — Généralité et bienfaits. — La Physiologie. — Visions, rêves et mystères. — Engourdissements voulus.

Livre troisième. — *La Mort*. — Appréhensions. — Putréfaction et renaissance. — Les invisibles.

Livre quatrième. — *L'Éternité*. — Contradictions. — Béatitude et tourment perpétuels. — Perfectionnement incessant.

Livre cinquième. — *Mes conclusions*. — Train Universel. — Les Savants. — L'Enfance. — La Jeunesse. — L'Age mûr. — La Vieillesse. — Les Épines. — Les Roses.

Table des épines. — Naissance. — Maillot. — Berceau. — Alimentation. — Faiblesse. — Obsession. — Cheveux. — Dents. — Symétrie. — Nourriture. — Éducation. — Instruction. — Ignorance. — Religion. — Mariage. — Célibat. — Paresse. — Fébrilité. — Ambition. — Volupté. — Militaire. — Politique. — Violence. — Avarice. — Indifférence.

Table des roses. — Rose Blanche. — Rose Rose. — Rose Rouge. — Rose Jaune.

Ce magnifique volume, imprimé en gros caractères sur papier de luxe épais et solide, peut et doit être mis dans toutes les mains, lu par tous les yeux, car il familiarise avec « la science théorique et pratique de la vie » et « les sources vraiment inépuisables du bonheur à tous les points de vue », dont nous avons tous besoin et auxquelles nous aspirons également de toutes les forces de nos désirs les plus légitimes ; pour cela même, — il offre un intérêt et une valeur incalculables. Malgré les sacrifices de tous genres qu'il a coûtés, il est mis en vente chez les Libraires des différents pays et chez l'éditeur, H. DARAGON, rue Duperré, 30, Paris (IX*), — au prix réduit de 8 francs.

Envoi rapide dans toute la France, bien emballé, contre mandat postal de 8 fr. 75.

Vient de paraître chez A.-M. Beaudelot, 36, rue du Bac, un charmant petit volume de Sédic intitulé *Initiations*. Ce sont trois contes où se retrouvent les personnes qui figurent déjà dans les *Lettres Magiques*, du même auteur qui retrace, au gré d'une affabulation familière, les principes essentiels des ésotérismes de l'Orient et de l'Occident. La simplicité du style, la variété des descriptions, la compétence dont témoignent les exposés philosophiques, font de ce petit livre une lecture extrêmement instructive et attachante.

(Franco : 2 francs.)

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.